

Stéphane Boistard

RENCONTRES

FEERIQUES

Stéphane Boistard, camping Le Fort, 09600 Montbel – stephane.boistard@gmail.com

A Sabine, Didier, Marie Judith et Nolann

A celles et ceux qui m'ont accompagné sur ce chemin d'enracinement et d'ouverture

A celles et ceux qui partagent une forme d'amour de la nature, à travers leurs actes, leurs pensées,
leurs rêves ou leurs prières...

Remerciements

Je remercie tout d'abord les Anciens, femmes et hommes de savoir, femmes et hommes de sagesse. Je remercie aussi le peuple des Arbres pour leur enseignement, leur patience et leur bienveillance de tous les instants.

Je remercie ici mon ami Yves Bertin qui lit avec enthousiasme mes écrits et me donne des conseils avisés depuis quelques années. Qu'il reçoive ici ma profonde gratitude.

Pour son investissement dans la naissance de cet ouvrage, je remercie Andrée Faguet. Yannick Alram, en ami et cueilleur d'image a donné l'impulsion pour que ce livre sorte de mes cartons et voyage chez vous, chers lecteurs. Il a partagé son enthousiasme et ses clichés pour illustrer ces textes.

Micheline, ma maman, accepte avec le temps cette folie douce qui habite ma vie et imprègne de bonheur ma petite famille. Elle est le mécène qui a permis l'édition de cet ouvrage.

Ce livre n'aurait pas pu exister sans la bienveillance de la Vie, portée par ces rencontres devenues amitiés ou simples bonheurs partagés sur le chemin.

Ma famille, mes parents et relations, vous êtes dans chacune de ces lignes.

Je remercie finalement, pour sa patience, ses encouragements, son travail de correction, son attention permanente, ma compagne de vie, Sabine.

Introduction

Ce livre parle de rencontres avec des fées et quelques autres expériences qui m'ont amené à avoir une approche sensible avec la nature.

Concernant les êtres féériques, j'en ai vu certains, j'en ai visualisé d'autres. Voir et visualiser sont deux modes de perception similaires. Cependant, nous accordons souvent une plus grande valeur à la vue qu'à la vision. C'est une attitude légitime quand nous regardons à quel point nous pouvons projeter nos envies sur cet écran que nous offrent les yeux fermés. Lorsque l'on ferme les yeux et souhaitons fortement voir une fée, nous verrons une image de fée. Elle est le fruit de nos projections.

Dans ce livre, dans mon histoire, je n'ai jamais désiré voir les fées, que ce soit les yeux ouverts ou fermés, ni même en rêve. Leurs présences ont bousculé ma vie confortable et m'ont entraîné sur les routes et les chemins. Parfois je les ai donc vues, parfois je les ai vues en vision. Je ne cherche pas à prouver leur existence.

Dans ma vie, parfois je vois une rose et je m'approche pour sentir son parfum. A d'autres moments, je sens ce parfum, invisible sillon, pour découvrir un rosier cachés derrière un muret.

La vision peut être la projection de nos envies, elle peut aussi être le silence de nos sens et de notre raison. Ce silence des sens extérieurs raisonnables qui ouvre à d'autres présences, à une autre présence. Dans ces moments, la vision n'est pas seulement une image. Elle ne se projette pas sur l'écran de notre crâne, elle se projette sur l'écran de notre cœur, ou mieux, celui de l'univers entier lorsque notre âme est spectatrice.

Depuis 1999, ma vie est influencée par ces êtres féériques dont les « messages » m'ont amené, avec ma femme Sabine et nos trois enfants, sur les routes. Nous avons vécu une forme de nomadisme involontaire. Cela nous a mené de la Corse à l'Hérault, puis nous avons quitté la zone méditerranéenne pour sillonner les Pyrénées jusqu'au Pays Basque.

Cet ouvrage retrace les étapes qui m'ont été nécessaires pour apprendre une approche spirituelle de la Nature. Je privilégie dans ces écrits certaines expériences.

Des hommes et des femmes, dont certains sont devenus des amis, ont été des garde-fous et m'ont accompagné parfois quand j'étais débordé de doutes et de peurs. Ils ont été source d'apprentissage et m'ont ouvert de nouveaux horizons. Je suis éternellement reconnaissant envers ces personnes et envers tous ces moments de partage.

Avec ma petite tribu familiale, nous campons depuis quelques années en Ariège, Pyrénées cathares. Tout au long de l'année, nous proposons des cueillettes de remèdes sauvages, des activités de vannerie, des retraites en nature... différentes activités pour transmettre une approche pratique et spirituelle de la nature. Ce sont toutes ces rencontres et choix de vie qui m'ont finalement amené de garde forestier à prêtre-cueilleur, dans les lignées celtiques proches de la nature.

PREMIERS PAS

La terre vibre

Le soleil venait de disparaître derrière la chaîne des Pyrénées. Les montagnes lointaines donnaient un peu de relief au dessus de la mer. Au Grau d'Agde où je séjournais, la plage s'étirait en une immense baie qui relie la Camargue à la côte vermeille, où les Pyrénées viennent plonger dans la mer méditerranée avant la frontière espagnole. J'étais à une centaine de kilomètres et pourtant le Canigou trônait distinctement parmi les crêtes qui l'entouraient, découpant l'horizon de mille feux. Il y a des ciels uniques en bord de mer, surtout quand les montagnes sont à l'ouest. Des ciels vifs ou pastels selon le temps lorsque le soleil vient frôler les cimes lointaines et commence à disparaître laissant derrière lui des faisceaux lumineux et colorés.

Ce soir là, le spectacle était au rendez-vous. L'air hivernal frais et sec permettait non seulement de distinguer les montagnes, comme si elles s'étaient rapprochées de moi, mais aussi de profiter pleinement des feux célestes. L'inconvénient des soirs d'hiver, c'est que le spectacle est de courte durée et que la température chute brutalement lorsque la lumière cède place à la nuit.

Je profitais des derniers rayons enflammés dans le ciel qui s'assombrissait. Devant moi, la Méditerranée changeait de couleur. La mer mêlait dans ses reflets les couleurs rayonnantes du coucher de soleil d'où émergeaient des vaguelettes qui voulaient déposer en douceur ces reflets que le sable impassible ne retenait pas. Oranges, violets, bleus...

Le spectacle fut de courte durée en cette soirée d'hiver, et la scène multicolore se transforma en décor nocturne. En ce mois de février, quelques journées chaudes et ensoleillées annonçaient un printemps radieux et la nuit restait douce pour la saison. Les maisons de pêcheurs et de touristes ne me permettaient pas de distinguer la lune qui se levait à l'est..

Je retournais chez moi retrouver ma famille pour la soirée. Une fois couchés, nous dormions tous d'un sommeil profond quand une envie soudaine me prit de me réveiller et d'aller sur la plage. J'enfilai quelques vêtements chauds et silencieusement je sortis de la maison. Nous habitions à une centaine de mètres de la plage et je m'y rendis à pied en peu de temps. Je choisis de m'asseoir sur une digue, amas de blocs rocheux que la commune utilisait pour briser les vagues et sauvegarder les plages du littoral de l'érosion. Les gros blocs de basalte noir composaient un amas sombre chatouillé par le clapotis des vaguelettes.

Je m'assis sur ces pierres volcaniques, choisissant un gros bloc suffisamment plat pour que je m'y pose, surplombant à faible hauteur l'onde mouvante.

La lune et les étoiles jouaient de leur reflet sur la mer. C'était une lune claire et ronde, une pleine lune de février ou pas loin de l'être. L'air était frais mais pas froid.

Assis sur la digue, je sentais l'air et les parfums marins me pénétrer. Je fermais les yeux. Je me laissais bercer par le rythme des petites vagues sur les rochers. C'est alors que je la vis.

Les yeux fermés, je la vis. Elle éclairait le paysage de mes yeux fermés où était imprimé la

mer étoilée. La lune éclairait le ciel et cette forme éclairait la mer. C'était une femme aux reflets argentés qui semblait surgir de nulle part. Elle marchait sur l'eau en s'approchant de moi, lentement, silencieusement. Ses cheveux étaient argentés, elle portait une robe translucide qui laissait dépasser des bras et ses pieds pâles. Je ne distinguais pas bien les contours de son visage. Mais ce qui était le plus marquant, ce n'était pas cet aspect physique. C'était la douceur et la paix qui émanaient d'elle, il y avait de l'amour dans son aura, un amour chaud et prenant. Cette sensation m'enveloppait, m'imprégnait aussi clairement que les parfums marins quelques instants plus tôt. Je n'entendais plus le clapot de l'eau, je ne sentais plus l'air marin. J'étais entièrement baigné de cette énergie de paix et d'amour qui submergeait tout mon être. J'étais en harmonie, en communion involontaire. J'aurais voulu ouvrir les yeux pour voir si cette forme était réelle, si elle apparaissait dans le paysage marin qui s'offrait devant mes yeux lorsqu'ils seraient ouverts. Mais de crainte que ce bien être ne disparaisse brutalement, je n'osais ouvrir les yeux.

A quelques pas de moi, la forme s'arrêta. Elle me dit, d'une voix douce : « la Terre vibre ».

– Qui êtes vous?, lui demandais-je.

Elle me répondit « tu le sais ». Et comme si la réponse n'était pas seulement verbale, les mots furent accompagnés d'une douceur accrue et d'une lumineuse chaleur bien réelles.

Puis, alors que je baignais dans cette aura, la forme disparut. Je m'imprégnais encore quelques courts instants de cette lumineuse douceur. Par contraste, l'air semblait plus frais et venait picoter ma nuque, mes mains et mon visage alors que sa présence s'estompait. J'ouvris les yeux et mes autres sens se remirent à fonctionner.

Je vivais une sorte de grâce, d'illumination, d'état second, où la surprise d'une telle rencontre semblait passer au second plan. Enivré, je regagnais mon foyer et me recouchais, hésitant longuement, les yeux fermés, à plonger dans un sommeil sans rêve.

Le lendemain, je racontai la rencontre à ma femme. Elle m'écoutait un peu perplexe. Elle s'ouvrait depuis peu aux manifestations parfois étranges qui survenaient dans notre vie.

Nous essayâmes ensemble de trouver un sens à ce simple message, « la terre vibre ».

Je ne compris que bien plus tard ce message.

J'avais déjà entendu une telle phrase. J'en comprenais le sens mais je n'avais encore jamais éprouvé cette réalité : « la terre vibre ». Cet être venait de m'ouvrir à un autre langage, à d'autres perceptions.

Je venais de vivre ma première communion.

La terre respire. La terre vibre. Tous les êtres vibrent, les animaux, les plantes, les roches, les humains, et même les êtres invisibles.

Cette vibration est comme un langage ou comme un souffle qui traverse tous les êtres de la création.

Par une belle pleine lune

Parfois, notre monde de rêve nous permet de vivre des choses farfelues et inhabituelles. Lorsque nous devenons familier de ce monde de rêve, nous pouvons laisser ce côté farfelu s'exprimer dans le monde physique, et nous faire de beaux cadeaux. Nous pouvons laisser s'exprimer cette petite voix qui murmure des choses dans notre crâne.

J'ai fait à ce sujet une expérience qui m'a marqué.

Lors d'un repas, une personne me raconta son séjour en forêt cévenole loin des humains et de toute trace d'humanisation. En résumé, il était parti un mois d'été, presque nu, vivre avec les animaux en se nourrissant de fruits, de feuilles et de racines sauvages. Ce récit m'avait fait rêver tout éveillé alors que je buvais ses paroles.

Je décidai alors de suivre son exemple, et de me retirer en forêt.

Cependant, l'été touchait à sa fin, et je ne me sentais pas le courage de faire cette aventure sans préparation. J'allais donc me retirer quelques jours chez Raphaël et Babeth installés dans une campagne au pied du Larzac. Leur propriété était merveilleuse. Mes amis habitaient sur un plateau où poussaient des oliviers. Ces oliviers étaient bordés d'un côté par des prés où paissaient leurs chevaux, et de l'autre côté, par une frange de forêt.

Je leur présentai mon intention de dormir en forêt les nuits qui suivraient mon arrivée. Ils me proposèrent un lieu, en bout d'olivieraie, où une falaise de quelques mètres abritait trois menhirs dans une clairière.

Ils me laissèrent aussi une tente, plus proche de leur maison, au cas où je ne dormirais pas en forêt.

Le soir venu, je me rendis au bout de cet espace domestiqué où les oliviers alignés venaient rencontrer la frontière de la forêt. J'étais à l'orée de cette forêt. Les premières branches cachaient le passage qui descendait à la clairière. Je m'assis, attendant la nuit. La vie nocturne de la forêt s'éveillait. Les bruits, les odeurs, la fraîcheur, les mouvements que je devinais sans les voir derrière le rideau feuillé et dense des premières branches basses. Je laissais mes sens prendre contact avec la nuit. Je m'ouvrais à cette vie nocturne, là, à quelques mètres de moi, de l'autre côté. Alors que je restais assis sur une plate bande, une idée m'apparut clairement, comme une voix qui me disait.

- « Tu vois, Stéphane, tu avais l'habitude de dormir dehors, à la belle étoile, il y a quelques années. Maintenant, tu habites en ville. Tu ne dois pas rentrer dans la forêt ce soir. Tu dois rester là quelques heures, pour reprendre le contact, pour respecter la forêt et ses habitants, pour nous respecter. A demain. »

En plus de la voix, une peur profonde m'envahit, une peur qui m'empêchait de pénétrer cette forêt ténébreuse. Je restais un peu assis en lisière de la forêt. La peur se transformait en frissons. J'avais froid et peur à proximité de la forêt nocturne. Je décidais un repli vers la tente.

Je passais la journée suivante avec Raphaël et Babeth.

Le soir venu, je me présentais à nouveau à l'orée de la forêt. J'y allais avec une appréhension

croissante alors que j'approchais de l'endroit où j'avais rebroussé chemin la veille. Je ne m'assis pas, me sentant trop vulnérable au niveau du sol. Je me tenais debout, face aux frondaisons denses qui reflétaient les teintes lumineuses du soleil couchant. Ces teintes lumineuses viraient aux accents ternes d'un vert que la lumière quitte puis s'abandonne en variations de noirs.

J'attendais, debout, le corps aux aguets, interrogeant silencieusement la nuit et la forêt. Je craignais peut-être que mon appréhension ne devienne cette peur glaciale de la nuit précédente. Mais l'air était doux et l'attente apaisa cette appréhension.

Ce soir là, pas de voix qui me retenait, pas de peur qui me faisait reculer. Après un moment face au rideau forestier, je descendis dans la forêt.

Dès les premiers pas, les feuilles se refermèrent derrière moi ne me permettant plus de distinguer les oliviers, le monde bien ordonné et domestiqué d'où je venais. Je pénétrais de l'autre côté.

Je la sentis venir à nouveau du fond de mes entrailles, cette peur qui voulait me faire rebrousser chemin. Elle me nouait le ventre et la poitrine. J'entendais les battements de mon cœur comme si le fait d'avoir du mal à respirer remontait les battements de mon cœur vers mes tempes et mes oreilles. Mes jambes hésitaient à avancer encore. Je bloquais à quelques mètres à l'intérieur de cet autre monde.

Je fis un effort énorme à ce moment là, me coupant de mes sensations extérieures avec ces bruits dont je n'étais pas familier et de ces mouvements dans les feuillages qui me faisaient sursauter. Je me concentrais sur ma respiration afin de lui donner un mouvement plus ample, tout en me raisonnant sur la faible probabilité d'un danger immédiat. Pas à pas, comme une personne accidentée qui réapprend à marcher et à redécouvrir le monde, je repris une marche lente. Je m'enfonçais au cœur de la nuit.

Assez rapidement, j'arrivais aux trois menhirs dont m'avaient parlé mes amis. Ils marquaient une petite clairière où les ramures des arbres étaient moins denses, fenêtre ouverte sur le ciel nocturne et la voie lactée. Il n'y avait que peu de nuages.

Je m'assis au centre de la petite clairière, sous le ciel étoilé. A peine assis, des insectes volants, comme des fourmis volantes, vinrent sur mon visage et sur mes bras. Cela me gênait, et j'en écrasais un grand nombre. Alors que je claquais régulièrement un insecte sur mes bras dénudés (j'étais en t-shirt), une voix retentit dans ma tête, autoritaire.

« Laisse faire, tu as besoin d'être nettoyé. Ces insectes te nettoient. Laisse les faire ».

Je laissais alors les insectes faire leur manège sur mes bras, ma figure. J'ouvris ma bouche. Certains y virevoltèrent autour de mes lèvres ou s'activèrent au bord de mes narines. Ils étaient de plus en plus nombreux, mais je n'osais plus les écraser ou me gratter. Puis, d'un seul coup, plus rien. Tout s'arrêta. Ils disparurent aussi subitement qu'ils étaient venus. Comme si quelqu'un avait tapé dans les mains pour signaler que la sarabande était finie. Il n'y avait plus aucun insecte sur mon visage ou sur mes bras. J'étais nettoyé.

Accaparé d'abord par ma peur puis par ce manège ailé, je n'avais pas prêté attention à ce qui m'entourait. Mon regard devenait aussi plus ouvert à la luminosité nocturne. Les ténèbres devenaient moins sombres, la forêt devenait plus accueillante. En plus de la clarté du ciel étoilé, j'assistais à un lever de lune. On aurait dit qu'elle était plus proche que les autres fois où je l'avais observée, tant elle paraissait grosse et qu'on voyait de nombreux détails à l'oeil nu. Elle montait face

à moi, à travers les troncs et les feuillages. Ronde et pleine, elle diffusait sa lumière filtrée à travers la canopée.

A proximité de moi, quelques pierres dressées, menhirs d'un autre âge, marquaient la vraie lisière de la forêt. Cachés par les buissons de lisière, on ne les rencontrait qu'une fois franchi le rideau feuillé et que les branches basses aient fait place à des troncs élancés. Dans ce sous-bois, les pierres marquaient une place spéciale. Et moi, visiteur nocturne, je les sentais si vieilles et pourtant si présentes. Vieilles gardiennes, je vous reconnais. Je me sentais bien là, apaisé, rassuré.

Les branches hautes des arbres commencèrent à s'agiter, comme par impatience, alors que la lune se hissait au milieu de la voûte céleste. J'entendis à nouveau la voix, avec une note plus féminine, plus douce et nettement bienveillante.

- « Tu vois, Stéphane, il n'y a pas que les phénomènes météo qui créent le vent. Maintenant, avec nous, tu peux célébrer la Lune, pleine, ronde, qui se lève. Parfois, ce sont les branches des arbres et les herbes qui créent le vent en caressant l'air de leurs feuilles. Voilà, c'est cela que tu dois apprendre. Tu peux onduler avec elles, avec nous».

Je laissais alors mon corps se balancer lentement au rythme des branches et des troncs. Je m'accordais sans effort à la danse du monde, la danse des arbres. Voulant sentir ce mouvement à l'intérieur de moi, confiant, je fermais les yeux en continuant ce doux balancement.

Quand je ne sentis plus rien, j'ouvris les yeux. C'était comme si l'orchestre avait fini de jouer, les musiciens avaient rangé leurs pupitres et les spectateurs avaient cessé d'être transportés à l'unisson. La forêt avait repris son aspect lointain, mais pas sombre. Elle restait baignée du halo de la lune et elle avait repris une neutralité à mon égard, une pudeur sauvage. Je ne souhaitais pas dormir là. Elle semblait me rappeler que je n'étais pas de ce monde. Visiteur de passage, j'avais été invité à rentrer, comme on rentre dans une maison. Mais comme avec les humains, on ne va pas dans la chambre à coucher lors d'une première rencontre. Une intimité est préalable, un apprivoisement réciproque. La découverte lente est nécessaire, indispensable à la vraie rencontre. Cela n'était pas pour cette fois, dans cette forêt.

Ici, le lieu m'avait invité, ouvert les rideaux. J'avais regardé derrière la scène, pour y découvrir un monde merveilleux.

Le merveilleux est unique. Il ne se laisse pas saisir, ni pressentir. Il arrive comme une grâce et disparaît dans un soupir. La forêt m'avait ouvert son cœur, l'espace d'un instant. Cela avait touché mon propre cœur. Je débordais de quelque chose d'inexplicable, un trop plein de merveilles. Il me fallait partir, quitter la forêt et revenir à mon monde pour digérer ce que je venais de vivre. L'apprivoisement passe aussi par ces séparations et ces retrouvailles, ces moments partagés et fugaces. Certaines rencontres tissent entre les êtres un fil invisible, si fin et pourtant si palpable car c'est lui qui lie, qui relie et unit.

Je me levais et retournais à ma tente. En passant devant les trois menhirs, je sentis comme un souffle, une présence dans ces pierres, comme si elles aussi avaient balancé avec nous en un mouvement lent et imperceptible.

Le lendemain matin, la forêt avait changé, elle avait vêtu sa parure de jour, celle où tout semble se voir. Mais pour moi, dans un dernier adieu, il me manquait ces présences, ce souffle de pierre et de bois, ce souffle que l'on ne voit pas.

Je saluais forêt et amis et repris la route vers la cité, vers ma famille.

Il y avait de ma famille avec moi dans la forêt, ils font partie de moi, ma femme et mes enfants. Ils vivent en moi, avec moi. Je revenais vers eux, et il y avait dorénavant une part de forêt qui vivait en moi, qui marchait avec moi.

Aller en forêt la nuit est très différent que d'y aller en pleine journée.

Tout d'abord, nos sens sont sollicités différemment. La journée, nous pouvons voir autour de nous. La nuit, ce sont nos oreilles et nos narines qui sont à l'écoute.

De plus, lorsque notre vue devient secondaire, nous passons sur un autre mode de perception. Nous sommes dans un monde où la vision relaie la vue. Nous pouvons voir les yeux fermés. Le décor que nous avons perçu à la lueur des astres ou d'une lampe dresse un premier paysage. En fermant les yeux, en sollicitant nos autres sens, c'est tout notre corps qui est à l'écoute. Le paysage devient alors vivant et habité. Nous pouvons percevoir un nouveau monde.

Si nous sommes sensibles, il y a parfois un petit temps d'adaptation. Les peurs qui nous retiennent à visiter une forêt la nuit sont souvent comme un écho de la nature à notre façon d'être, notre façon de vivre plutôt citadine et éloignée de la nature. Dans nos sensibilités, nous sentons comme un rejet de la forêt la nuit. Car la forêt nocturne est aussi le lieu des rencontres entre les êtres visibles et invisibles, lorsque nos yeux peuvent voir différemment.

Ce temps d'adaptation, parfois poussé par nos peurs, est une façon d'enlever nos vêtements neufs, nos « peaux » citadines et de retrouver notre corps sauvage, notre être véritable.

Première Forêt Magique

Durant trois ans, j'occupais un poste de garde forestier en Corse pour l'office national des forêts. Dans le cadre de cet emploi, j'avais un espace de 5 000 hectares à m'occuper. Les tâches étaient nombreuses entre la gestion forestière, le suivi de coupes et travaux, l'animation auprès du public, la surveillance des forêts, et maintes autres tâches. Parmi celles-ci, il en était une qui ne me plaisait guère, la reconnaissance des limites. Cela consistait à mettre des marques de peinture en périphérie de la forêt pour maintenir les limites en cas de litige. Par rapport à la superficie de mon poste, je n'ai parcouru qu'une faible partie de limites forestières.

Cependant, un mois avant de quitter mon emploi, il y avait une forêt qui m'attirait. De petite surface, personne n'y était intervenu depuis des dizaines d'années, et les rares fois où j'y étais allé je n'avais croisé que des vaches. Souhaitant achever mon contrat par un petit plaisir forestier, je décidais de parcourir la forêt et d'en marquer les limites.

Cette forêt était incluse dans un grand maquis en partie impénétrable. Elle bordait la route sur une centaine de mètres, puis bifurquait pour suivre au sud le beau fleuve du Taravo. Redevenue sauvage, la berge continuait alors que la forêt plongeait ses limites dans l'épais massif forestier. Proche de l'accès par la route, une rivière marquait au nord une partie des limites de la forêt. Quelques dizaines d'hectares représentaient cette forêt que je découvrais pour la première fois.

Équipé d'une carte et d'une bombe de peinture, accompagné de ma jeune chienne Licœur, je commençai mon investigation par la limite nord, en suivant le ruisseau en pente légère.

La progression qui paraissait extérieurement difficile, tant la masse végétale était abondante, présentait des sentiers dégagés que les vaches locales avaient eu la bonne idée d'ouvrir et d'entretenir. La sente suivait la pente en longeant le ruisseau et la limite forestière. Je l'empruntai en essayant de repérer ma progression sur la carte. Je longeai le ruisseau tout en pénétrant dans le maquis. Bizarrement, il paraissait moins dense que les autres maquis locaux, et la progression y était facilitée. Je décidai donc de faire un premier tour de la forêt en m'appuyant sur les sentiers de bêtes afin de me repérer, puis je ferai un nouveau tour pour peindre les limites.

Je repris ma marche forestière en m'éloignant progressivement du ruisseau pour tenter de suivre approximativement les limites qui bifurquaient en forêt. J'avançais tranquillement quand mon regard fut attiré vers le sol, sur ma droite. Il y avait un petit tapis de cyclamens blancs. Ces fleurs étaient courantes en forêt, mais c'était la première fois que j'en voyais de couleur blanche. Surplombant ce tapis de fleurs, des souches et des champignons ressemblaient à des sièges de lutins qui offraient une vue imprenable sur la rivière en contrebas.

Je me sentais particulièrement bien dans cette forêt où régnait une atmosphère étrange et joyeuse. Ces trônes de lutins m'égayaient et je poursuivis mon exploration d'un pas léger.

Une dizaine de mètres plus loin, je passai sur une charbonnière, place circulaire de quelques mètres de diamètre, qui formait un replat dans la pente. Elle était le témoin silencieux de l'activité humaine d'autrefois dans cette forêt. La fin du vingtième siècle avait marqué la fin d'une pratique multi-séculaire. Des équipes de bûcherons-charbonniers corses et parfois sardes, vivaient au cœur des forêts. Coupant du chêne et de l'arbousier, ils érigeaient des dômes de bûches recouverts de terre qu'ils brulaient d'une main experte. Le feu couvait nuit et jour, entretenu par certains membres de

l'équipe, pour transformer les bûches en charbon que les mules transportaient vers les foyers ou vers les ports pour les besoins de la cuisine, du chauffage ou de l'industrie. Cette activité a progressivement été abandonnée. Il ne reste que les places vides en forêt, vestiges de cette activité, où des arbres et arbustes viennent reprendre leur place. Des habitats forestiers, il ne reste aucune trace. Précaires, sommaires, ils sont retournés à la terre. Sur place, quelques arbres s'en souviennent peut-être encore, ainsi que quelques « anciens » qui regardaient enfants ces chargements sortir des bois. J'aimais rencontrer ces traces discrètes de vie humaine en forêt.

Je continuai mon exploration quand, peu après la charbonnière il y eut de nouveau un parterre de cyclamens blancs au pied d'un chêne. Piqué par la curiosité, je me demandai si cela indiquait une nouvelle surprise, comme les sièges de lutins précédemment. Je contournai les cyclamens et fis le tour du chêne. J'aperçus sur son tronc deux bosses, l'une au dessus de l'autre. Ces protubérances se succédaient comme les marches d'un escalier sur le tronc légèrement incliné. Ce chêne était majestueux avec son mètre de diamètre et sa vingtaine de mètres de hauteur. Je gravis les marches qui me menèrent à une fourche perchée à deux mètres du sol environ.

Dans mon dos, le tronc s'élançait vers le ciel. Face à moi, deux branches, comme deux bras écartés, s'ouvraient comme pour embrasser un auditoire invisible. J'étais debout sur une sorte de chaire naturelle. Fait encore plus curieux, cette chaire s'ouvrait sur un amphithéâtre naturel de terre. Je restais là-haut, médusé. J'étais touché par ce qui m'arrivait. Je me sentais littéralement émerveillé. J'étais debout, sur ce tronc, face à un auditoire invisible. Si j'avais parlé, on aurait pu se demander d'où venait les mots qui sortaient de ma bouche: du cœur de l'homme ou du cœur de l'arbre ? A quelques mètres du sol, enraciné par les pieds de l'arbre, je vivais son ouverture au ciel.

Je redescendis pour reprendre ma progression, l'esprit joueur. Je restais attentif à la découverte d'une prochaine surprise. Je cheminais dans un vallon humide aux pentes douces lorsque j'aperçus sur ma droite en surplomb de quelques mètres un rocher fendu. J'estimais que le bloc rocheux dépassait du sol sur un mètre seulement, mais il avait attiré mon regard car il était fendu en croix à sa base. Je me rapprochais. La croix montait du sol jusqu'à un mètre environ sur ce bloc qui faisait un peu plus d'un mètre cinquante de hauteur. Le dessus était couvert de mousse. Devant le rocher, je remarquai à nouveau un parterre de cyclamens blancs. C'était la troisième fois que je rencontrais ces fleurs blanches en forêt, je n'en ai plus jamais croisé depuis.

La partie basse de la croix présentait une large fente, comme une grotte miniature, suffisamment large et profonde pour y engouffrer la tête.

Je m'agenouillai dans les fleurs, et je glissai la tête dans le roc par cette ouverture, le crâne surplombé de cette croix béante. Je fermai les yeux. Je sentais une douceur particulière et une bonne odeur de terre humide caressait mes narines. Je restai environ une minute ainsi, sentant la douceur de la terre. Lorsque je sortis la tête, j'ouvris les yeux. En regardant alentour, la forêt me parut plus vivante, plus lumineuse. Je me sentais baigné de joie douce, l'âme en paix. Je me levais, lentement. Comme dans un rêve, j'étais béat. Je regardais ma chienne qui se tenait à quelques mètres de là. Elle me regardait bizarrement, les yeux incrédules, comme si elle ne me reconnaissait pas vraiment. Silencieusement, je m'approchai d'elle, dans cet état second qui durait. Elle me regardait toujours fixement et pour la première fois elle me grogna, comme si elle ne me reconnaissait pas. Je lui parlais et lui souris, et le charme sembla se rompre. Elle me sauta dessus toute en joie, comme si elle venait de me reconnaître, de me retrouver. Elle semblait avoir eu très peur.

Nous progressions ensuite en montant vers une prairie qui marquait la limite supérieure de la forêt. La pente s'adoucissait. La sente suivait des blocs rocheux de plus en plus gros et nombreux. D'un côté la forêt longeait le sentier, de l'autre un amas formait un relief chaotique de plusieurs

mètres de haut. Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle. Les arbres étaient plus épars. Devant moi, en marge du sentier, deux chênes espacés d'un mètre environ ressemblaient à l'encadrement d'une porte ouverte sur le chaos rocheux. Par jeu, je décidai de passer entre eux. J'eus l'impression de franchir réellement un seuil, une porte. Je regardai en arrière, et il semblait y avoir un sens de passage.

Le sentier bifurquait vers les blocs rocheux pour y perdre sa trace. J'avais donc le choix entre m'engager au milieu de l'amas minéral ou contourner par un maquis de plus en plus dense. Je décidais de passer par les gros blocs rocheux pour faciliter ma progression. Assez rapidement, la marche se changea en ballade imaginaire au pays des géants. Dans les masses granitiques, il y avait des sièges, des douches, même un trône, qui paraissaient taillés par Dame Nature. Des cavités formaient des petites grottes, sortes d'habitats aménagés de façon rudimentaire.

Dans cette vallée corse, des fouilles avaient mis à jour des habitats et objets préhistoriques. Dans cette forêt en particulier, je sentais que des hommes s'étaient succédés, depuis la nuit des temps jusqu'aux charbonniers et leurs derniers habitats forestiers.

Pour finir la visite, je passai par un tunnel naturel de quelques mètres. Le passage suffisamment haut me permettait de rester debout sous la roche, pour aboutir à la limite de la forêt. A la sortie du tunnel, un chêne possédait un bénitier naturel. J'étais émerveillé par cette visite.

Je ne suis pas revenu marquer les limites. Les traces de peinture sur les arbres ne me paraissaient pas indiquées.

Cependant, avant de quitter cette vallée où j'avais vécu de belles années, j'ai amené quelques personnes dans ce lieu, dont l'abbé du canton. Tous ont ressenti la part de mystère qui se dégageait de cette forêt, cette sensation étrange et peu définissable qu'il y avait de la magie dans l'air.

Ce que je retire de cette expérience, c'est que la nature offre des clés, des passages. Elle ouvre les portes au merveilleux et au sensible pour qui prend le temps de s'y attarder.

En plus d'un mystère merveilleux, la nature est gardienne de vieilles mémoires. Dans cette forêt corse, je sentais ces pierres comme de vieilles gardiennes, de vieilles mémoires à notre échelle humaine. Plus exactement, si nous prenons le temps de nous poser en forêt, nous sentons progressivement les rythmes ralentir. Nous regardons les animaux, puis les végétaux, les roches et la terre. Quelque chose ralentit dans notre observation et nous ressentons cela. Un charme opère. Un calme nous submerge, l'envie de nous assoupir au pied d'un arbre est là. Les rythmes ralentissent et le temps perd ses repères. Nous pourrions aisément voir surgir d'un bosquet un homme préhistorique ou un paysan du Moyen Âge. Il n'y a plus de repères temporels. Nous sommes « hors repères » et cela nous transporte hors du temps, hors de la raison. Cela laisse la porte ouverte à l'inconnu et à ce qui nous est habituellement peu perceptible. Il y a alors la magie du lieu qui intervient. C'est une magie particulière, un mélange de vieilles mémoires du lieu et de ses habitants qui nous accueillent et nous entraînent dans leur espace hors du temps. C'est une magie féérique. Là sont les passages, que l'on fasse une sieste dans ces lieux ou que l'on se pose simplement un moment.

Ces passages, ces clés, ce sont des moyens mis à notre disposition pour modifier nos perceptions, pour affiner nos sensations et aussi toucher du bout du doigt les mondes invisibles.

Quelques années plus tard je voyageais en Bretagne avec mon ami basque Michel. Lorsque je rencontrais la forêt d'Huel Goat, je reconnus là une ressemblance flagrante avec ce que j'avais rencontré en Corse.

La différence, c'est qu'en Bretagne l'endroit est devenu une attraction touristique et présente un merveilleux qui perd son charme et sa magie.

A l'inverse, en Corse, la forêt se referme pour garder précieusement cette mémoire des présences anciennes, dans ce lieu où il ne reste aujourd'hui que des lutins joyeux jouant dans les méandres granitiques, prêts à charmer le promeneur qui s'y aventure.

Jardin des fées

Quelle tristesse!

Je me sentais si seul dans cette ferme entourée de prairies à moutons et de forêts.

Nous habitons depuis peu dans une ferme béarnaise qu'une amie nous avait dégoté. En réalité, alors que ma femme Sabine attendait notre troisième enfant, nous avons décidé de quitter notre logement de bord de mer et d'aller vers un endroit plus calme dans les Pyrénées. Nous avons donc dessiné avec nos deux enfants une maison qui réponde aux envies de chacun. Didier désirait du calme et de l'espace, alors que sa soeur voulait une pièce de jeu et une chambre spacieuse. Ma femme et moi avons aussi émis des envies, puis nous avons dessiné une maison qui corresponde à nos envies communes. Nous avons envoyé le dessin à plusieurs amis. C'est à l'autre bout des Pyrénées, à cinq heures de route de notre maison, de nos amis et de notre famille, dans le village d'Arette, que nous avons reçu une réponse positive.

Peu après l'accouchement de ma femme et l'arrivée de notre troisième enfant, Nolann, nous avons chargé un camion avec tout notre mobilier et avec une équipe d'amis nous avons pris la route vers cette nouvelle maison. Nos amis ont déchargé le camion en installant au mieux nos meubles, puis ils sont repartis vers Agde.

Nous ne connaissions personne sur place. La ferme que nous habitons était très belle et très isolée. Nous avons choisi de faire l'école à la maison le temps que Didier, notre aîné, se sente mieux et ose aller vers les autres. Nous espérions le voir sortir de sa bulle dans laquelle il s'enfermait chaque jour un peu plus. Nous avons besoin de nous retirer du monde, de vivre une expérience familiale forte et d'inverser le processus qui éloignait de nous notre enfant de six ans. Nous pensions que l'amour et l'attention étaient de bons appuis pour le libérer de son mutisme.

Les contacts avec les autres villageois étaient rares. Nous habitons sur une colline où quelques fermes isolées étaient ceinturées de prés. C'était un « quartier » pastoral. Notre propriétaire vivait dans une de ces fermes et nous allions lui rendre visite, à lui et sa famille, à l'heure de la traite des brebis. Après avoir tété, Nolann s'endormait dans la bergerie au son régulier de la machine à traire et des bêlements des brebis. Marie Judith observait la traite avec attention et allait parfois jouer avec les agnelles.

La colline dominait le village béarnais d'Arette, connu pour son tremblement de terre dans les années soixante qui avait dévasté une partie des constructions. Une forêt surplombait le village en s'étalant sur le flanc de la colline où nous habitons. Une croix plantée sur le chemin donnait un sens au nom de cette colline: le calvaire.

Nous avons décidé de nous concentrer sur la scolarité de Didier et sur l'aménagement de la ferme pendant les premiers temps, puis je devais aller chercher du travail ou créer mon activité à la maison. J'imaginai assez bien faire des animations naturalistes dans les montagnes voisines et même au calvaire et dans les collines proches.

Nous vivions donc en aparté du monde. La ferme était notre lieu de vie, les pâtures et forêts nos lieux de sortie et en dehors des rares courses alimentaires, nous restions entre nous cinq.

En quelques semaines, cet isolement me paraissait aussi fort que si nous avions choisi de vivre sur une île déserte. La famille, les amis, les habitudes qui rassurent, tout cela me paraissait si loin. Étrangers au village, les enfants non scolarisés, nous avions peu d'atouts pour entrer en relation. Alors nous vivions isolés volontaires, comme Alain Bombard et son bateau flottant en méditerranée.

Malgré la présence de ma femme et de mes enfants, je sentais une forme de solitude m'envahir. Mon moral chutait lentement.

Afin de me changer les idées, je sillonnais les prés, et au-delà des prés, les landes à fougères et les forêts.

Le promontoire du calvaire, où nous habitons, était surplombé d'un ensemble de collines qui formaient en leur sommet une ligne de crêtes. Plus on montait vers les crêtes, plus les pâturages cédaient la place à des landes de fougères aigle. C'est dans ces landes que les bergers venaient couper la litière des brebis en automne.

Ces landes diminuaient à l'approche des crêtes pour laisser la place aux forêts. Quelques bouleaux isolés émergeaient çà et là des fougères, remplacés par des aulnes aux endroits humides. Quelques bosquets de chênes et de châtaigniers laissaient place à des forêts de hêtres et de sapins sur les sommets des collines et couvaient largement les pentes des montagnes qui surplombaient les collines à quelques kilomètres de là. Ces montagnes aux pentes boisées et aux ruisseaux chargés ornaient leurs crêtes de vastes prairies d'altitude, pacages d'été pour les brebis qui montaient en estive pendant que dans la plaine les bergers coupaient le foin pour l'hiver. Les estives touchaient les nuages et vivaient encore au rythme des traditions.

Un jour que je longeais les crêtes, au dessus des landes, j'arrivai vers un bosquet de vieux hêtres. Des coupes de bois de chauffage semblaient avoir été réalisées tout autour ces dernières années, laissant repousser une jeune forêt de taillis. Paradoxalement, ce bosquet de vieux arbres, ancien taillis, semblait avoir été épargné depuis fort longtemps.

Le hêtre a la particularité de changer de comportement selon qu'il soit en plaine ou en montagne. Lorsque le hêtre est coupé, il « rejette » en montagne mais pas en plaine. C'est-à-dire que de la souche, des branches émergent et forment des troncs, alors qu'en plaine cela ne se produit pas. J'étais bien en montagne.

Des tronc sinueux, tortueux s'élevaient du sol comme des touffes, là où d'anciennes souches les avaient accouchés. Leurs tailles et leurs formes laissaient deviner qu'ils étaient issus d'une coupe de quelques dizaines d'années. Ces formes sinueuses me donnaient l'envie de pénétrer dans ce bosquet dense pour les observer de plus près. Aussi fus-je surpris en m'y engageant car le mur végétal présenté par ces troncs ornés des premières feuilles printanières laissait deviner un fouillis impénétrable. Passé ce premier écran, la végétation s'ouvrait en une clairière que les troncs sinueux semblaient protéger des regards extérieurs. J'étais dedans. J'étais dans la clairière, dans le cercle. Je me rendis tout de suite compte que quelque chose avait changé quand j'avais traversé la frontière des troncs feuillus.

L'endroit était particulièrement calme et silencieux, bordé de troncs gris tortueux, de branches hautes ou basses couvertes de jeunes feuilles vert tendre.

L'ambiance du lieu me procura une grande fatigue. L'apaisement procuré par certains lieux de nature agit comme un charme et amènent une fatigue profonde et subite, une envie de sommeil réparateur. Je m'adossai à un tronc en ajustant mes vêtements et je m'endormis là.

Je dormis ainsi une heure ou deux. À mon réveil, l'après-midi tirait à sa fin, la lumière déclinait.

Encore somnolent, je descendis la colline pour rentrer chez moi. En coupant au plus court, je notai qu'il me fallut une petite heure pour effectuer le trajet. D'un moral en berne, cette sieste m'avait subitement plongé dans un abattement, une inertie régénérante.

Quand les évènements extérieurs nous épuisent moralement et physiquement, notre corps semble provoquer un espace silencieux où nous nous déposons. Ce dépôt est le terreau sombre et fertile d'où la vie, l'impulsion de vitalité peut germer à nouveau. On appelle cela une déprime passagère, comme si c'était une maladie occasionnelle, un rhume du moral. En fait, je pense que parfois nous avons un tel écart entre notre vie sociale et notre vie intérieure qu'une brèche s'ouvre en nous dans laquelle nous tombons à un moment ou un autre si nous n'accordons pas ces deux mondes, l'intériorité et l'extériorité. Dans cette chute, nous perdons notre vitalité habituelle pour la concentrer vers notre vie intérieure et un repos bienfaisant. Nous laissons de côté les sollicitations extérieures, qu'elles soient sociales, professionnelles ou familiales. D'un point de vue extérieur, cela peut inquiéter. D'un point de vue intérieur, si ce moment est bien vécu, avec un repos complet, de grandes transformations peuvent s'opérer. Nous nous réharmonisons à la vie.

Ces périodes ont du sens après un stress, une blessure, de grandes variations climatiques, etc... Loin de l'image que les médias véhiculent d'un individu toujours en forme et en pleine vitalité, nous allons derrière les apparences et nous nous remettons en phase, nous nous réajustons. Cela se fait dans le calme et la paix s'installe.

Quelques temps plus tard, j'étais encore submergé de fatigue. Bizarrement, au lieu de me reposer chez moi, je trouvai salutaire de monter jusqu'au bouquet de hêtres pour y faire une sieste. J'avais besoin d'être seul.

En quelques jours, les réveils étaient plus légers et les siestes habitées de rêves.

Les jours pluvieux, je n'allais pas jusqu'aux hêtres et cela me manquait. Assez rapidement, je sentis une familiarité avec ces arbres qui m'accueillaient et prenaient soin de moi. J'avais l'impression de rendre visite à des amis proches bienveillants. Ils étaient doux et patients à mon égard.

Un jour, de retour au bosquet, je m'assis au creux d'une souche. C'est-à-dire que la souche ras de terre avait donné naissance à cinq troncs disposés comme les doigts de la main. Et moi, j'étais assis dans sa paume, adossé à l'un des doigts à l'écorce lisse.

Je fermais les yeux pour sentir plus profondément la paix du lieu et m'assoupir quelques instants, quand je sentis cette présence qui m'avait visité quelques mois plus tôt à Agde. Je gardai les yeux fermés. Je ne savais pas si elle se rapprochait ou si elle devenait plus palpable, devant moi, comme venant d'un autre monde. Ce que je sais, c'est que, assez rapidement, elle fut face à moi.

- Bonjour Stéphane

Je sentais sa voix parler en moi. Douce, féminine, bienveillante. Je ne répondis pas. Sa lumineuse présence était un plaisir pour moi.

- Aujourd'hui, je vais te montrer quelque chose. Regarde, elle va danser pour toi.

Elle avança encore un peu et s'assit exactement là où j'étais assis, comme si j'avais été un

siège. Mais un siège, on s'assoit dessus, alors que là, elle s'assit en moi. Elle était en moi. Je sentais sa présence dans tout mon corps. Bizarrement, je ne me sentais pas envahi, ni double. Je me sentais pleinement un.

Bizarrement, mes sens étaient ouverts différemment. J'étais à la fois réceptif et rayonnant. Je ressentais ce qui m'entourait, pas uniquement les odeurs ou les sons, mais plutôt quelque chose à la fois de moins précis et de plus précieux. Par exemple, en plus des sons, je percevais des murmures et des souffles. Je sentais comme un orchestre qui s'accorde avant de jouer une symphonie dès que le chef d'orchestre tape le pupitre de sa baguette.

J'entendis alors sa voix comme si elle venait de moi-même.

- Maintenant ouvre les yeux et regarde la danse.

Je m'exécutai et un insecte, sorte de petit papillon, vint virevolter devant moi en ballet aérien. Cela dura peut-être une minute.

- Voilà, c'est fini, dit la voix féminine et l'insecte reprit un vol régulier en s'éloignant.

Je sentis sa présence encore quelques courts instants puis elle disparut. Pendant ces quelques secondes, les yeux ouverts, les arbres et la clairière m'étaient apparus différents. Il est difficile de décrire ce sentiment, car les mots sont réducteurs.

C'est un peu comme si j'étais dans un temple et que des statues, chargées de prières étaient vivantes ; des gardiens vivants, des veilleurs vibrants.

Je sentais en même temps leur caractère. Si chacun avait quelque chose qui lui était propre, je sentais un point commun. Ces hêtres, comme les autres hêtres de montagne, ont la capacité d'accrocher les nuages, de créer des ambiances. Il faut cela car ils sont proches du monde des fées et des elfes et aident les hommes à s'en rapprocher. Leur présence éveille la part de mystère qui est en nous. Ils veillent à la porte des mondes. Ils représentent ce que l'on fête à la Toussaint, ce que les fêtes pré-chrétiennes célébraient au cœur de l'automne, une proximité entre notre monde et les mondes invisibles. Avec la particularité chez les hêtres que cet invisible est féérique.

Puis à son tour cette vision s'est arrêtée. De veilleurs vibrants, la clairière est redevenue parsemée d'arbres. La différence, c'est que je savais. Au fond de moi, je savais. Pas une simple croyance. Beaucoup plus que cela. Une expérience. Je savais intimement ce qui palpitait sous l'écorce grise. De façon lointaine et beaucoup plus ténue, je le sentais encore.

J'attendis encore un peu, baignant dans cette présence du merveilleux puis je descendis vers ma maison. Sur mon passage, la nature me paraissait plus vivante, aux couleurs ravivées et aux parfums accentués. Ce furent les arbres qui ne marquèrent le plus. J'avais l'impression de marcher dans une forêt merveilleuse peuplée de dinosaures.

La perte de moral était reléguée aux oubliettes.

Le jour suivant, je demandais à la factrice si il était possible de convenir ensemble d'une nouvelle adresse. À la place du « calvaire », les expéditeurs que je connaissais enverraient désormais leur courrier à « la colline aux fées », notre nouvelle adresse. Elle accepta et cela allégea aussi quelque chose.

Même si ces perceptions se sont estompées rapidement, je passe du temps en forêt « pour rien », juste être présent à la présence et maintenir un lien particulier avec les arbres. Chacun a en forêt son « jardin », sa « clairière » où il est à sa place, accueilli avec bienveillance, de même chacun

a un arbre qui lui correspond, un arbre compagnon qui veille.

Dans les deux ans qui suivirent, j'allais moins souvent à cet endroit que je nommais dans ma famille « la clairière aux fées ». Didier allait mieux et il fréquentait à nouveau l'école avec sa soeur. Nous descendions à pied jusqu'à l'école par la forêt du calvaire, par un chemin bordé de noisetiers courbés qui formaient une allée royale. A la pause de midi et le soir, nous allions les chercher avec nos deux ânes et nos deux chevrettes, car l'école donnait directement sur la forêt. Les enfants remontaient le sentier abrupt juchés sur le dos des ânes pendant que les chèvres nous suivaient en grappillant quelques feuilles et pousses tendres.

Lors d'un repas, une amie du village voisin nous parla d'un lieu entre son village et le nôtre. Ce lieu, son père et les habitants du coin l'appelaient « le jardin des fées ». Elle ne se rappelait plus exactement où il était. Néanmoins, quand elle me dit à proximité de quelle crête cet endroit se situait, je reconnus là ma « clairière au fées»...

Orage

Je n'aime pas les orages, surtout lorsque je suis en nature. J'ai eu l'occasion de « ramasser » des gens foudroyés lorsque j'étais pompier, et une peur profonde s'empare de moi lorsque l'orage approche. La foudre a le pouvoir de tuer ou de laisser en vie. Cela dépend de nombreux facteurs, dont celui du bon vouloir de la nature. Envers ces forces, le minimum est de rester humble. Chez moi, cette humilité est exacerbée, je m'incline bien bas, je regarde mes peurs, et je prie.

Un jour d'orage, que le temps était lourd de nuages noirs et menaçants, nous attendions que le ciel se déchaine. Dans le village, lors d'un orage précédent, d'une violence particulière, un toit de grange avait été touché. On voyait nettement le trou béant laissé par la foudre. Une de mes voisines avait eu une peur immense. La foudre avait parcouru la maison en faisant fondre les poignées de portes et voler en éclat le carrelage. Sa peur resta deux jour à ses cotés, son cœur ne reprit pas son élan, il s'arrêta alors qu'elle allait aux champs pour les foin. Aussi, lorsque des amis vinrent à la maison pour nous saluer, je fus réticent à les accompagner pour une promenade dans la forêt. Ce serait donc pour une courte balade, les nuages menaçants se rapprochant dangereusement.

Nous marchions depuis peu lorsque les premiers grondements s'accompagnèrent d'éclairs pour montrer leur puissance. Je comptai la différence de temps entre la vision de l'éclair et le bruit du tonnerre : huit secondes. L'orage se trouvait donc à peu près à huit kilomètres sur notre droite. Je demandai à mes compagnons d'être raisonnables et de retourner à ma maison nous mettre à l'abri. Mais nos pas nous avaient rapprochés d'un endroit où j'allais méditer que je nommais le « jardin des fées », un bouquet de hêtres vénérables au sommet d'une colline. Mes amis voulaient pousser jusque là. Ils estimaient que nous aurions le temps d'y aller et de revenir nous mettre à l'abri. Je ne crus pas une seconde à leurs arguments mais je ne voulais pas les laisser seuls sous l'orage. S'il leur arrivait malheur, je le porterais toujours sur ma conscience. Je devais les persuader ou les accompagner dans leur entreprise que je jugeais folle. La discussion fut de courte durée, ils étaient deux et peu craintifs des orages.

Même s'ils se voulaient rassurants quant à l'orage, j'accélérai le pas. Je sentais comme une puissance qui me dépassait, une force incroyable qui nous scrutait et n'attendait qu'une occasion pour s'abattre sur nous.

Le temps séparant les éclairs du tonnerre se raccourcissait. Des éclairs intermittents tonnaient à quelques kilomètres, mais leur grondements et leurs lueurs se répercutaient le long de la masse nuageuse qui nous surplombait.

Mon ventre se nouait, et j'osais à peine regarder au dessus de ma tête la masse sombre. Quelle que soit la direction où se portait mon regard, il y avait cette masse nuageuse, nous étions entourés. Nous étions presque au sommet de la colline, et je proposai à mes compagnons, ultime et dérisoire tentative, de faire demi-tour. Quoiqu'il en soit, il n'y avait aucun abri à proximité et courir vers un abri lointain nous aurait exposé plus au risque de foudre.

Le vent qui nous portait vers le sommet de la colline s'arrêta alors que nous arrivions sur les crêtes proches du jardin de fées. Le rythme des éclairs s'était ralenti tout en se rapprochant. Il n'y

avait presque plus de coups de tonnerre. Le vent était tombé brusquement et le silence était palpable autour de nous. La nature semblait attendre quelque chose. Tout semblait tendu vers ce ciel obscur. Les oiseaux ne poussaient que quelques faibles sifflements, les arbres et les herbes se dressaient bien droits, la vie semblait suspendue. Ces moments sont tragiques et merveilleux. Merveilleux par leur légèreté d'attente céleste, tragiques car les êtres sont prêts à courber l'échine dès que s'ouvrira ce ciel lourd de menaces.

Comme un animal qui sent le danger, je cherchais désespérément un endroit pour m'abriter. Mes compagnons ne semblaient pas effrayés, ni même interpellés par ce qui se tramait. Ils continuaient à parler. Un bref aperçu du jardin aux fées leur suffisait. Ils n'y voyaient rien de particulier et souhaitaient faire demi-tour vers la maison. Insouciance citadine, inconscience de la nature. Non seulement ils ignoraient l'orage prêt à éclater sur nos têtes, mais un simple regard vers ce lieu n'avait suscité aucun intérêt. Ils s'apprêtaient à reprendre nonchalamment le chemin de la maison.

Une tension dans l'air, trop forte pour moi, ne me permit pas de les suivre. Je leurs dis que nous devons rester là encore un instant, j'avais trop peur pour marcher et courir nous exposerait trop. Ils me répondirent laconiquement, mais je ne les entendis pas. A la place de leurs voix, j'entendis le vent. Il se remit à souffler d'un coup avec violence. Messenger du ciel, il signalait à ceux qui foulaient la terre que la voûte allait s'ouvrir. Un souffle passait. Et dans sa suite, dans le voile de sa robe invisible, les premières gouttes vinrent mouiller nos visages, suivies de près par une pluie torrentielle qui s'abattit brusquement sur nous. Nous savions pertinemment que par temps d'orage, il ne fallait pas se trouver sur un point haut, et encore moins sous un arbre. Mais du haut de la colline, nous voulions tellement nous protéger de cette pluie torrentielle que nous nous précipitâmes pour nous mettre à couvert sous le bosquet de hêtres proche. C'étaient des hêtres en cépées denses, formant un feuillage homogène depuis le sol jusqu'à la cîme. Ce bosquet était comme un énorme houppier où manquait le tronc tant les branches démarraient près du sol. Le feuillage apparemment dense depuis l'extérieur changeait dès qu'on pénétrait le bosquet qui était en fait une clairière, ou du moins un ensemble de petites clairières sur quarante mètres environ. Je le connaissais bien ce bosquet.

Mes jambes tremblaient, je criais à mes compagnons que je devais m'asseoir quand nous serions dans le couvert du bosquet. Je leur criai de ne pas partir en courant dans la pente et de s'asseoir dans un coin. Je leur désignai du doigt l'endroit où j'allais m'asseoir. Je voulais m'y asseoir seul. Je dis cela un peu dans le vide, car bien qu'ils furent présents, je ne les percevais presque plus. Ils me semblaient soudain si lointains. Ma peur m'appelait. Elle commençait à m'isoler. Mon refuge, c'était la forêt proche. Cet endroit que je connaissais tant. Pas un refuge contre l'orage, mais un refuge contre mes peurs.

En pénétrant sous le couvert, j'eus l'impression de rentrer dans un autre monde..

J'oubliais mes compagnons. Je m'avançais sous les frondaisons. Le vent et la pluie semblaient s'être soudain arrêtés, leur violence bloquée par les troncs et le feuillage protecteur.

Je sentais l'urgence de m'asseoir. Mes jambes vacillaient, j'avais le souffle court. Malgré la protection provisoire des arbres contre le vent et la pluie, l'orage était tout proche. Le tonnerre reprenait son vacarme et les éclairs illuminaient par flash le plafond de nuages tout autour de la colline où nous étions. M'affoler ne servait plus à rien. Il y a un moment où la peur se résigne, quand aucun salut raisonnable ne semble possible. Seul l'abandon peut toucher le miracle.

L'abandon à des forces plus grandes que soi.

J'avais besoin de me calmer profondément, d'arrêter de sentir mon cœur battre fortement mes tempes et ma poitrine. J'avais l'impression que si je ne me calmais pas, j'allais exploser.

Je laissai mes jambes m'abandonner et je m'assis sur la terre, entouré des racines et des troncs gris des arbres.

Je fermai les yeux.

Je me laissai couler, je m'abandonnai à cette terre et à ces arbres.

Lentement, je sentais leur force bienveillante progresser vers moi, submerger ma peur, me toucher, puis me pénétrer dans tout le corps.

Progressivement, mon souffle se faisait plus long.

Mes sens changeaient leur perception. L'orage semblait lointain. Je baignais dans une atmosphère cotonneuse, comme dans un brouillard léger, où les sons étaient atténués. Je me sentais chez moi, protégé. Je ressentais la douceur du lieu au plus profond de moi. Cela me calmait. Baigné de ce calme qui ne m'appartenait pas, surnaturel car au delà de ma nature propre, je tournais mon attention vers l'orage.

Il continuait de se rapprocher. Les yeux toujours clos, je le priais avec douceur de nous épargner. Je me sentais étrangement serein, comme fondu à la terre qui me portait. Ma demande à peine achevée, j'eus la sensation que mon corps devenait chaud et lumineux. J'étais la mèche enflammée et la terre était la bougie. Je me sentais entouré d'une flamme fragile qui éclairait discrètement les ténèbres. Une sensation douce me submergeait, j'étais cette petite flamme qui faisait un écho discret sur terre à la lumière du soleil que les nuages emprisonnaient au loin. A la douceur dans laquelle je baignais, répondait la violence du tonnerre. Dans ce tonnerre, j'entendais une multitude de voix qui s'élevaient en colère. C'étaient les âmes de personnes décédées brusquement, injustement, violemment. Elles hurlaient leurs injustices à la face du monde.

Alors je mis mon attention sur la flamme qui m'entourait pour la charger de lumière et d'amour à destination de ces âmes, de ces voix. Je demandais aussi l'aide à tous les êtres de bonne volonté qui voulaient bien s'associer à ce moment de prière. Instantanément, je perçus autour de moi des filaments bleu turquoise. Une multitude de tiges bleutées de quelques centimètres m'entouraient, flottaient dans l'air. Je ne les voyais pas à proprement parler, car j'avais les yeux clos. Je les savais là.

Si on me demande ce que je vois quand on me décrit un paysage, si j'ai les yeux fermés, je ne vois qu'un écran noir et sans relief. Par contre, je sens le paysage, sans le visualiser je le vois. C'est une autre façon de voir.

J'étais à ce moment là entouré de filaments bleu turquoise qui flottaient autour de moi, colorant la flamme de bougie qui m'entourait.

Les filaments turquoises se mirent en mouvement en tournant rapidement en cercle autour de moi. La flamme jaune d'amour devint turquoise. Elle grandit, doublant sa hauteur. Du haut de la flamme, un tourbillon bleu turquoise s'éleva vers les nuages. Ce tourbillon avait la forme d'un siphon dont le sommet évasé touchait les nuages.

Une pensée soudaine m'inquiéta. La forme du siphon pouvait inciter un éclair à venir me foudroyer. J'allais repartir dans mes peurs. A ce moment, une voix douce et féminine retentit dans ma tête :

- « Ne t'inquiète pas, nous sommes avec toi, calme toi et aie confiance, le travail est en bonne voie ».

L'orage autour de nous grondait, mais au fur et à mesure que le tonnerre se rapprochait, qu'il se voulait hurlant et menaçant, le bruit semblait s'atténuer, s'adoucir. Au contact de la colonne d'amour, issue de notre prière ici bas, arbres, terre, êtres invisibles de la clairière, tous communiant et priant pour ces âmes féroces.

Les cris des âmes devinrent brouhaha, qui devint lui-même murmure puis silence. Les âmes s'apaisaient en approchant de notre bosquet.

Puis soudainement, tout s'arrêta. La flamme bleue, le corps mèche, la terre bougie, tout s'arrêta. Éclairs et tonnerres s'étaient interrompus, comme si l'orage s'était dissipé.

A ce moment là seulement, j'ouvris à nouveau les yeux. Je me levai et rejoignis dans un état second mes compagnons à l'orée des arbres. Autour de la colline, des nuages sombres indiquaient qu'un orage se préparait à nouveau. Mais nous avions apparemment le temps de redescendre à la maison, le ciel avait libéré ses tensions. Alors que nous reprenions la descente vers mon foyer, nous nous retournâmes pour regarder le ciel au dessus de la colline. Étrangement, au dessus du bosquet d'arbres, une grande trouée de ciel bleu perçait le ciel couvert. Dans la masse nuageuse uniforme, nous distinguons nettement un trou béant vers l'azur. La lumière avait percé l'ombre.

Nous redescendîmes à la maison sans qu'un nouvel orage n'éclate. Il se déplaça vers la montagne pour déverser ses foudres une paire d'heures plus tard.

J'ai toujours peur des orages. J'ai cette humilité craintive qui me fait croire que la vie qui m'est donnée peut m'être retirée en un court instant. Je ressens aussi cela parmi les animaux et les arbres lorsque l'orage approche, lorsque un silence règne avant le déchainement des cieux. La vie est suspendue. Les oiseaux arrêtent leur chant, les lièvres se tapissent dans l'herbe haute et les arbres attendent le dénouement, un sacrifice.

Il y a dans les orages une force, une voix impérieuse qui échappe à la raison et à l'entendement. Il n'y a qu'à accepter., à se résigner. Ce sont des instants particuliers quand nous allons au bout de nos peurs, quand aucune issue ne paraît possible et que nous lâchons tout, que nous nous abandonnons. La négociation n'est plus possible, sauf entre nous même et les anges – et les cieux-, à travers nos prières. Nous cherchons dans le chaos le salut, la parcelle de lumière qui prendra soin de nous.

Les orages sont habités de grandes forces, de grands pouvoirs.

Ailein Duinn

Charmé par les histoires de Merlin et des Dames du Lac, je décidai de rendre visite à un ami breton, Xavier, dans son pays natal. Il habitait à proximité de Lorient, dans une petite maison en pierre au bord de l'océan. Je découvrais la Bretagne, l'océan et une culture qui m'était complètement inconnue. Je passais mes soirées à écouter ces musiques envoutantes. Dans la journée, j'accompagnais Xavier dans ses déplacements sur les routes de Bretagne. Il était commercial pour une entreprise d'encens. Il avait adapté son programme pour me faire découvrir de magnifiques endroits. J'ai passé de merveilleux moments dans ces forêts, landes et falaises de bord d'océan...

Un jour de forte houle, nous étions descendus sur un promontoire naturel à flanc de falaise. Je sentais fortement le va et vient des vagues. Quelques oiseaux marins volaient autour de nous. La falaise était comme un amplificateur des forces marines.

Un autre jour, nous avons visité un hameau de vieilles pierres et marché dans une forêt moussue aux grosses pierres. Il régnait là une force terrestre très vive, un charme forestier qui vous envoutait.

Chaque jour était porteur d'une surprise.

En fin de semaine, peu avant mon départ, Xavier me proposa de l'accompagner surfer sur les vagues d'Audierne. Arrivés sur place, la fraîcheur de l'eau et l'envie de continuer à marcher sur ces côtes bretonnes m'incitèrent à laisser mon ami avec quelques compagnons surfeurs qui nous avaient rejoints. Je ne me souviens plus exactement du lieu, mais je me rappelle que c'était à proximité d'Audierne.

Pendant qu'ils se mettaient à l'eau, je m'éloignai de la plage en direction d'un hameau isolé. La journée était belle, dans le ciel les nuages jouaient avec le soleil et un vent léger apportait les odeurs de l'océan. Il n'y avait personne ni sur la plage ni aux abords du hameau. Alors que je m'approchais de ces vieilles maisons de pierre grise, mon regard fut attiré vers le sol. Je venais de quitter la plage de galets pour marcher sur la lande herbeuse. Là, entre les herbes basses, un serpent se faufilait en travers de ma route. Il ressemblait à une vipère et avait sûrement été dérangé par mon passage. Quoiqu'il en soit, sa présence mit mes sens aux aguets. Ce n'était pas que je craignais de me faire piquer par un de ses congénères, mais par expérience je sais que lorsqu'un serpent croise ma route, c'est comme un signe. La nature me dit en quelque sorte: « Sois attentif, il va se passer quelque chose de particulièrement beau aujourd'hui. Reste ouvert à la beauté et la magie de la nature. »

Je continuai quelques pas vers le hameau. Les vieilles pierres des murs et les toits anciens s'accordaient avec cet océan vierge d'embarcations. Je pouvais être à une époque lointaine où les moteurs n'existaient pas, où la vie était très différente. Je laissai mon esprit rêveur vagabonder. Tourné vers l'immensité marine, le hameau invitait à scruter l'horizon et laisser le regard se perdre entre ciel et mer. Je m'imprégnais de cette atmosphère particulière. Je me sentais particulièrement calme et serein.

J'eus alors envie de voir comment la terre ressentait cette proximité marine. Cette idée m'est venue en découvrant devant moi une fosse peu profonde qui faisait ma taille, tapissée de pierres

plates. Je crus qu'il s'agissait d'une tombe ancienne qui n'avait pas été utilisée. J'appris de mes amis, quand je leur décrivis la fosse, qu'il s'agissait d'un four à goémon. Quoiqu'il en soit, la place était libre et je m'y allongeai. Cette position eut l'avantage de m'enfoncer physiquement un peu dans cette lande et de ne voir que le ciel, de n'entendre que le son atténué et lointain des déferlantes et de la brise courant sur la lande. Simplement en m'allongeant là, mes sens modifiés par la position et l'abri, entouré de pierres plates, je me fondais dans la terre aux accents marins. Je fermai les yeux et me laissai bercer. Je crois que je me suis endormi. Je crois même avoir rêvé de mémoires lointaines de ce lieu.

Je me relevai plus tard, la tête brumeuse de ces vieilles mémoires. Je voyais au loin les surfeurs qui finissaient leur session et je me relevais pour marcher jusqu'à eux. Cette marche était un peu comme un lent réveil et un retour à la réalité du moment. Je fis chemin inverse, quittant la lande pour marcher sur la plage. Cette plage était composée de galets d'où émergeaient quelques gros rocs gris.

Ces galets étaient magnifiques. J'en ramassais quelques-uns pour en ramener à mon fils aîné. Il aimait particulièrement les pierres et j'avais promis de lui en ramener de mon périple. Je marchais donc tranquillement glanant les plus beaux spécimens. Mes poches étant remplies des premières pierres, je choisis d'en ramasser encore deux ou trois que je garderai dans les mains.

Attentif à la beauté de ces pierres, dont certaines étaient encore humides d'embruns ou d'écume, je pris deux derniers galets en main. Je me relevai et, dressé là, seul sur ce bout de plage, à une centaine de mètres des surfeurs, deux mots vinrent nettement à mon esprit : « Ailein Duinn ». Deux mots surgis de nulle part. Ils étaient là, dans ma tête, au même titre que ces galets étaient là, dans mes mains. Ils se répétaient silencieusement en moi. Je décidai alors de les dire et même de les chanter pour ne pas les oublier et en demander la signification à mon ami bretonnant.

Je rejoignis rapidement le groupe qui se changeait. Je demandais à Xavier si ces deux mots avaient une signification pour lui. Il me répondit à la négative, mais qu'une telle sonorité devait provenir d'une langue celtique. Nous demandâmes aux autres compagnons mais aucun ne connaissait ces deux mots. Je dis à Xavier qu'il était assez important pour moi d'en connaître la signification. Voyant mon insistance, il me proposa un détour par Quimper. Il connaissait un magasin où je pourrai trouver quelques souvenirs locaux et dont le gérant était féru de langues celtiques. J'y trouverai sûrement ma réponse.

Dans la voiture, quand nous ne fûmes que tous les deux, je lui racontai mon après-midi et l'origine de ces mots. Je croyais fermement que ces deux galets me les avaient murmuré après ma rêverie.

Deux heures plus tard, nous étions dans le magasin et je demandai à cet érudit si Ailein Duinn avait une signification pour lui.

Avec mon accent méditerranéen, il pouvait franchement douter de la prononciation. Car il me répondit que tel que je prononçais ces mots, cela ne voulait rien dire. Il devait sûrement s'agir de deux mots bretons qui s'en rapprochaient, dont la signification était "airielle" et "toit". Seulement, il ne voyait pas de sens à ces mots associés. Tel qu'il les prononçait, je ne reconnaissais pas ce que les galets avaient murmuré. Je restais donc sur ma faim.

Quelques semaines plus tard, j'étais invité par une radio héraultaise pour parler de parfums.

J'expérimentais depuis quelques années l'utilisation thérapeutique des encens et des parfums d'huile essentielle. Je retrouvais donc la journaliste dans une station de radio, pour l'enregistrement d'une émission. Il s'agissait de questions-réponses sur mes travaux et leurs applications thérapeutiques.

A la fin de l'enregistrement, nous devions choisir des musiques ou des chansons à intercaler dans l'interview pour le montage final. Le choix de disques était faramineux. Il y avait deux pans de murs entiers remplis de disques en tous genres. Nous regardions chacun un pan de mur et nous devions choisir parmi tous ces disques quelques musiques qui pourraient se rapprocher du thème traité ou des musiques dont l'ambiance pouvait coïncider avec le sujet. Ce n'était pas facile, car malgré la multitude d'albums, les titres que j'avais pressentis n'y étaient pas.

Je commençai à regarder des disques un peu au hasard, lorsqu'un disque attira mon attention sur l'étagère du bas, presque au niveau du sol. Il portait sur la tranche l'intitulé manuscrit : "musique de films + celtique". Cela faisait écho à mon récent voyage. Je le sortis de son étagère. Le disque s'appelait Dreams (rêves). Par curiosité, je regardai les titres des artistes et chansons pour voir si certains correspondaient à ceux que j'avais appréciés chez mon ami Xavier. J'en connaissais une petite partie. Mais en parcourant les titres, une surprise m'attendait. La douzième chanson s'intitulait "Ailein Duinn". Là, cachée au fond d'une étagère, ces deux mots voulaient parler et même chanter.

Je demandais aussitôt à l'opérateur musique de me permettre de l'écouter. La musique et la voix de la chanteuse m'ont tout de suite transporté. Comme parfois un parfum peut le faire, j'ai été plongé instantanément dans un univers des temps anciens. En fermant les yeux, casque rivé sur les oreilles, je sentais ces paysages de landes battues par les vents et parcourues de pèlerins sans âge. Je demandai à l'opérateur de me dupliquer le disque pendant que je cherchais avec la journaliste une paire de chansons qui traite des parfums. Nous avons trouvé notre bonheur.

Avant de prendre congé, je notai le film mis en référence pour la chanson Ailein Duinn. C'était un extrait du film « Rob Roy » dont je n'avais pas encore entendu parler.

Je fis un détour par le magasin de location de vidéos et je rentrai triomphant chez moi avec le disque dans une main et la vidéo dans l'autre. Je racontai cette surprise à ma femme. A la fin de mon récit nous nous installâmes pour regarder le film.

Il se déroulait dans les landes, en Ecosse, alors que les écossais se rebellaient contre l'oppression anglaise. Le film en lui même ne m'a pas laissé un souvenir impérissable. Mais le passage où un groupe s'était réuni le soir, au cœur de la lande, autour d'un feu, et qu'une femme entonnait « Ailein Duinn », fut un passage merveilleux. Les bergers enchantés écoutaient la voix les emporter au dessus de cette lande...

A la fin du film, j'ai remis ce passage qui m'a tant parlé. Ces images me faisaient monter une énorme nostalgie, une tristesse profonde. Mes aspirations étaient là, dans la lande, dans les forêts, comme ce que le film présentait. Mon quotidien était dans cette petite ville du bord de mer, où je tentais péniblement de gagner un peu d'argent pour subvenir aux besoins de ma famille. Le métier de forestier que j'avais exercé auparavant ne correspondait plus à mes sensibilités et à mon lien particulier aux arbres. J'avais donc quitté cet emploi mais les forêts me manquaient terriblement. Cette vidéo venait me rappeler les plaisirs simples de la nature: un feu qui rassemble, l'humilité de métiers solitaires et des retrouvailles autour du foyer...

J'ai rendu la vidéo. J'ai gardé le disque. Mais par dessus tout, j'ai surtout écouté cet élan que la chanson du film avait réveillé. Retourner vers les forêts était pour moi essentiel, vital. Parler avec les arbres, les sentir si proches, si familiers, si doux.

Quand on a touché la nature avec sensibilité, la vie citadine a un côté râpeux et superficiel.

Je comprenais que cet éloignement à la forêt avait été nécessaire. Il me permettait dorénavant de l'envisager sous un autre regard que celui du technicien que j'avais été.

La forêt était là, qui nous appelait, qui proposait de revenir vers elle, de créer un nouveau lien, une nouvelle relation.

Nos cartons étaient à peine défaits. Nous savions d'une certaine façon que la ville n'était qu'un passage. Notre cœur nomade nous appelait vers des contrées plus vertes et plus sauvages.

Quelques semaines plus tard, nous décidions de déménager à nouveau pour quitter la vie urbaine et retourner vivre en campagne. Après une dizaine d'années, nos périples ne nous ont toujours pas ramené vers les cités, mais au contraire, nous voyageons plus au cœur de la nature.

SUR LE CHEMIN

Nadine

Les présences féériques devenaient de plus en plus présentes dans ma vie. Je sentais en forêt ces présences autour de moi depuis que j'avais choisi d'aborder différemment la nature, depuis que j'étais passé de technicien forestier à habitant de la forêt.

Ces présences me semblaient proches. Elles m'accompagnaient dans mes méditations en nature, mais je ne les voyais pas. Un doute naturel s'est donc installé: et si c'était moi qui créait tout ça? Et si c'était mon imagination qui inventait ces présences, dans une quête désespérée d'idéal en nature?

Peut-être que ma persévérance et mes choix de vie ont fait céder les invisibles et qu'ils sont finalement décidés à devenir plus palpables.

Il y eut tout d'abord des rêves. Ils furent nombreux et particulièrement forts où ces présences bienveillantes me montraient leurs encouragements et leur aide dans ma quête de relation sensible à la nature.

En plus des rêves, il y eut cette séance avec mon ami Yves, qui utilise les parfums d'huiles essentielles pour mettre dans un état de relaxation profond. Dans cet état, nous faisons comme un rêve éveillé, accompagnés dans ce « voyage » par Yves . Durant cette séance, une fée vint me parler, me fournir des informations sur mon approche des arbres.

L' étape suivante fut de voir une forme de collaboration avec l'esprit des plantes.

Je séjournais dans le dojo d'un maître d'aïkido japonais. Je faisais ce type de séjours quelques fois dans l'année. Nous étions peu nombreux car la discipline était assez dure et le maître peu présent, enseignant dans divers lieux. Malgré ces absences régulières et mon faible niveau dans la discipline enseignée, je vivais une relation de maître à disciple.

Un jour de stage au dojo, je préparais la salle de pratique tôt le matin. Un peu endormi, je m'aperçus quand même que le « shomen », l'endroit où résidait le portrait fleuri du fondateur de l'aïkido, était entouré de fleurs fanées. Or nous étions dimanche et il n'y avait pas à proximité d'endroit où se fournir des fleurs. Comme nous étions en hiver, il n'y avait pas non plus dans la campagne environnante de fleurs à cueillir. J'en fis part au maître en lui demandant si je devais enlever les fleurs fanées. Les participants au stage n'étaient pas encore arrivés. Il vint constater l'état du bouquet et me demanda de le laisser seul dans la salle. Je m'exécutai, mais une pointe de curiosité m'incita à observer discrètement à travers le coin d'une vitre.

Je ne sais pas si le maître le sentait; en tous cas il lui était difficile de me voir. Il s'assit face à l'autel et se recueillit quelques instants. Puis il s'inclina une première fois. Il s'approcha alors du bouquet en lui parlant avec douceur. Ses mains caressaient l'air autour des fleurs. Il semblait les féliciter pour leur beauté. Il parlait tout en continuant à caresser l'air. A mon grand étonnement, les fleurs semblèrent réagir à cette voix douce et à ces caresses. Je n'en croyais pas mes yeux quand je les vis lentement bouger, comme s'étirant après un profond sommeil. Elles se relevaient et semblaient se rafraichir. Leurs couleurs devenaient plus vives et leurs rides disparaissaient. En quelques minutes, le bouquet ressemblait à celui que nous avions acheté quelques jours auparavant.

Le maître s'inclina à nouveau au moment où je m'esquivais de derrière la vitre. Quand il

sortit de la salle, il me dit avec douceur que les fleurs avaient accepté de collaborer aujourd'hui et qu'il faudrait les remettre à la terre et les remplacer dès le lendemain.

Ce maître avait quelque chose de particulier en plus d'être un très grand technicien. Il y avait de nombreux pratiquants de haut niveau qui venaient apprendre à ses côtés. Moi, j'étais venu pour autre chose que je ne saurais définir. Je crois que j'étais un des seuls pratiquant de niveau faible dans son entourage. Je participais donc peu aux enseignements. Je passais le balais souvent et je m'occupais des abords du dojo quand je séjournais là bas.

Un jour où je pratiquais, je me blessais. Le maître me fit sortir du cour et m'accompagna. Il posa ses mains sur moi. J'ai rarement senti autant de douceur et d'amour jaillir des mains d'une personne. Je sentis tout un univers passer dans ses mains. C'était un peu comme un cadeau d'adieu, car cette blessure me fit arrêter la pratique.

Je savais donc que des choses non ordinaires pouvaient se passer avec le monde végétal et le monde naturel en général.

Ce merveilleux qui se présentait à moi arrivait alors par l'intermédiaire de rencontres en nature ou de personnes développant des qualités particulières.

Quelques temps plus tard, je rencontrai Nadine. Loin des stages et des foules, elle habitait à coté d'un arbre et d'un « jardin de fées », une sorte de petit jardinet dédié à ces présences invisibles. C'était très beau et très fleuri. C'est avec elle que j'ai vu mes premières fées et pris mes uniques photos d'êtres féériques. Je crois que j'ai rencontré Nadine car il me manquait alors un signe supplémentaire pour balayer mes derniers doutes et m'engager dans une voie spirituelle avec la nature. Cette collaboration avec les forces invisibles, les esprits de la nature, devait passer, pour un incrédule comme moi, par une rencontre tangible, les yeux ouverts. Cela se passa donc chez celle qui est devenue mon amie.

Nadine m'attendait. Les fées lui avaient annoncé ma visite. Elle me le montra en me présentant une lettre qu'elle avait écrit sous inspiration et qui parlait clairement de moi. Mon prénom et mon activité y étaient clairement indiqués. Elle savait aussi que je venais pour les fées.

Les êtres féériques pouvaient trouver en Nadine le vecteur pour se présenter à moi. J'avais pris une sorte d'engagement intérieur de dédier ma vie à affiner et partager ma relation sensible à la nature. Ma quête avait du être pressentie comme honnête et authentique, car la rencontre allait se faire. La première fée, m'apparut sous la forme de « fée clochette ». Nadine m'expliqua que c'était peut être parce que je n'étais pas prêt à voir un autre aspect pour une première rencontre.

Ce fut la « première » rencontre, l'unique apparition. Le lendemain, j'en photographiai une autre ressemblant à une jeune femme ailée de petite taille, comme certaines représentations en peinture. Je ne la voyais pas, mais elle est apparue sur le cliché de mon appareil instantané.

Plus tard, Nadine m'a montré un cliché qui présentait un être masculin, un peu comme un nain, en forêt. Ces deux clichés et cette seule fée furent les coups de béliers qui effondrèrent mes derniers remparts. Désormais, je ne chercherai plus à voir ou à croire.

Passer son temps à chercher une confirmation est une perte de temps, car pendant cette quête, on n'oeuvre pas entièrement à collaborer avec ces forces invisibles.

Mes expériences m'apprenaient que les êtres sensibles se présentent dans des conditions

particulières. Ils sont là pour collaborer et nous aider à faire mieux que le meilleur de nous même. Ils sont des aides bienveillants. Chercher à les voir est une cause perdue, car c'est une quête intellectuelle. De plus, aller dans des stages voir ces êtres revient à consommer de l'extraordinaire.

Jean Yves Leloup pose parfois cette question que l'on peut appliquer à de nombreux domaines: communier ou consommer ?

Consommer, notre société moderne nous l'apprend très jeune, nous rythmons notre vie par une frénésie de consommation, une course éperdue où l'on ne peut que se perdre.

Communier, par contre, est une quête spirituelle qui ne peut être que couronnée de succès. Même si nous ne les voyons pas, nous pouvons accepter que leur aide est concrète. Communier et mettre en « mouvement » cette relation, avoir une pratique orientée, là est la clé de la relation. Il y a quelque chose de sacré là dedans. Faire les choses en ayant conscience de la participation de ces êtres invisibles donne des ailes à nos projets et à nos vies. Nous ne sommes plus seuls.

Mon manque de croyance et mon incrédulité rationnelle avaient construit en moi une citadelle imprenable. Mais la vie avait décidé de s'attaquer à ces remparts et de les émietter jusqu'à ce que les murailles s'écroulent. Les pratiques magiques en Corse, les présences que je sentais en forêt, toutes ces petites aventures qui me sortirent de ce confort de pensée ont ébréché les muraille de la citadelle.

J'étais prêt à croire. Mieux que cela, une foi en la vie émergeait du fond de mon être. J'étais prêt à m'ouvrir aux forces de la nature et à oeuvrer avec elles.

Je ne savais pas comment m'y prendre, mais la vie pourvoit à me montrer le bon chemin.

Rêve d'âne

Avec Sabine, ma femme, nous savions que nous allions déménager à nouveau. Après quelques années en Corse, nous finissions une escale de deux ans dans ma ville natale d'Agde. Il était temps d'aller vers une nouvelle destination. Depuis que nous étions en couple, nous avions le cœur nomade.

Avant d'avoir l'esprit accaparé par le déménagement, je décidai d'aller passer un moment avec mes amis du coin. Je persuadai ma mère de m'accompagner chez Raphaël et Babeth dans l'arrière-pays de l'Hérault. Nous en profiterions pour visiter le prieuré de Grandmont, à quelques kilomètres de chez mes amis. C'est un endroit pétri de mémoires, au pied du Larzac, où les menhirs et les dolmens ponctuent la forêt.

Or, la veille de cette escapade, il se passa une aventure qui allait marquer ma façon de penser et d'aborder la vie.

Cela commença par un rêve.

Cette nuit-là, je rêvais d'un âne. Je ne me souvenais plus du rêve, à mon réveil, mais il était fortement marqué par la présence d'un âne. Pas juste une image, mais une présence réellement vivante et proche de moi. À mon réveil, j'étais à la fois encore baigné de cette présence et touché par son absence. C'était un peu comme sentir le parfum de la rose sans voir la fleur. Pour moi, à cet instant, c'était un âne qui envahissait mes sens.

Je n'en avais jamais vraiment vu ni approché de près.

Surpris par la force de mon rêve et par cette présence invisible à mes côtés, je profitai de ma matinée libre pour aller rendre visite à une amie tarologue qui étudiait les symboles. Elle m'exposa autour d'un thé quelques significations des symboles de l'âne. Bien que parlants, ces symboles ne me satisfaisaient pas. C'était comme si l'âne qui continuait à être présent en moi me disait que ce n'était pas ça. Il ne s'agissait pas de symboles mais de présence.

Parfois, notre disponibilité coïncide avec une possibilité d'apprentissage, une opportunité d'apprendre un peu plus que la vie est magique, merveilleuse. L'agitation habituelle se rompt et la vie laisse une part du rêve devenir réalité.

Je quittai mon amie avec une soif inassouvie et rejoignit ma mère pour un repas léger et un départ en voiture pour l'arrière-pays.

J'aime ces moments en voiture où l'inaction fait glisser les conversations vers ce que l'on n'évoque pas d'habitude.

Sur une heure de trajet, nous évoquions des sujets légers et graves concernant la famille. Nous allions le cœur léger vers une après-midi de ballade chez nos amis en passant par un prieuré que nous souhaitions visiter, tant pour son histoire récente que pour ses vestiges anciens (dolmen et menhir) et pour son parc animalier.

Nous discutons donc sans effort avec ma mère alors que la voiture grimpe laborieusement la route en lacets qui menait de Lodève au prieuré, notre première halte. Peu avant notre destination, la route abordait, toujours en lacets, un petit plateau. Nous allions déboucher sur l'embranchement

du site religieux quand, au détour d'un virage, nous croisâmes un homme marchant avec un âne. La surprise fut d'autant plus grande que sur cette route peu fréquentée nous n'avions croisé personne, aucun véhicule, depuis Lodève, quelques dix kilomètres plus tôt.

Passée la surprise, ce fut l'excitation qui me saisit instantanément. Je stoppai la voiture, bondis hors de mon siège après avoir demandé rapidement à ma mère de faire demi-tour et de m'attendre au bout du plateau; je devais rejoindre le voyageur et son âne. J'entendis vaguement qu'elle me demandait de répéter. Ses paroles étaient lointaines car je partais en courant à la suite de l'âne et de son compagnon qui venaient de disparaître derrière un virage. Je courais pour les rattraper, inquiet qu'ils ne s'évaporent comme un mirage.

Me voyant courir derrière lui, le marcheur ne ralentit pas et continua d'un pas égal. Je baissai ma cadence en arrivant à leur niveau, au moment où ma mère nous doublait pour aller se garer bien plus loin. Haletant, je saluai l'homme et le questionnai tout en regardant l'âne.

Son calme contrastait avec mon souffle court et mes questions pressées. Il ne semblait pas choqué ou dérangé qu'un jeune homme lui coure après et l'interroge. Imperturbable, il me répondit qu'il suivait le chemin de Saint-Jacques. Il était peu bavard, cela entama quelque peu mon excitation.

Je lui demandai juste si je pouvais l'accompagner quelque pas. À son approbation, je marchais donc, lui d'un côté, moi de l'autre, de cet animal que je voyais pour la première fois de si près: un âne. J'aurais rencontré une licorne, je n'aurais pas été plus ravi. C'était merveilleux de marcher en silence à son côté.

L'excitation avait fait place à une joie calme canalisée par le pas de l'animal.

Arrivé à la hauteur de ma mère, je saluai le pèlerin et caressai l'encolure de l'âne, alors que tous deux continuaient sans ralentir leur aventure vers Santiago.

Cette rencontre avait ravivé la présence nocturne. Je sentais cette force paisible qui émanait de l'animal alors que j'avais marché à ses côtés. Ce calme avait transformé mon excitation en joie enfantine.

Ma mère a ce tempérament artiste qui laisse advenir parfois de l'inexpliqué et de l'imprévu au sein du prévisible. Elle me laissa à ma joie, tentant de la partager comme elle avait partagé mon rêve que je lui avais conté au début de notre périple. Nous reprîmes donc silencieusement la route vers Grandmont. La visite fut agréable, mais j'étais rêveur et je ne retins rien de ce lieu. Mes pensées marchaient vers Lodève et regardaient vers Santiago.

Entre quatre et cinq heures de l'après-midi, nous quittâmes cet endroit pour rejoindre mes amis à quelques kilomètres de là. Le court chemin de terre du prieuré regagnait rapidement la route et ses lacets. Quelques kilomètres nous séparaient de notre prochaine étape où Babeth et Raphaël nous offriraient un thé bienvenu. Ma mère avait lancé quelques tentatives pour ramener mes pensées à la visite et à la beauté du lieu. Mais voyant son fils rêveur et évasif, elle comprit que c'était peine perdue et respecta donc le silence qui accompagnait mes rêveries.

La route reprenait donc son chemin d'asphalte au milieu des chênes, des vignes et oliviers. À peine les premiers virages amorcés, un homme debout au milieu de la route nous fit signe de ralentir et de nous arrêter. Cela me sortit de la rêverie. Nous étions dans un secteur de bergers, et un passage animal avait quelque chose de bucolique qui correspondait bien à mon état. J'imaginai qu'un troupeau de moutons ou de chèvres allait nous croiser ou traverser la route pour changer de pâture. Je demandai par curiosité à l'homme qui restait en travers du passage ce qu'il en était.

Il me répondit qu'il avait deux ânes qui s'étaient échappés et qu'un ami à lui les poussait sur

la route. Les ânes pris entre lui-même et son ami, et ce dernier se rapprochant, la distance de liberté des deux fugueurs s'amenuisait. Seulement, racontait-il, les ânes s'excitaient avec cette manœuvre. Ils risquaient de prendre la tangente, de quitter la route et de sauter une clôture pour filer à travers champs. Décidément, c'était la journée.

Je descendis de la voiture comme dans un rêve. Je me voyais agir tout en étant le spectateur distant de la scène. Je dis calmement à l'homme de rester là, que j'allais lui attraper un âne, l'autre suivrait.

Il me demanda si j'avais l'expérience des ânes, je lui répondis que oui. Ma foi, ce n'était qu'un petit mensonge, car je venais de vivre préalablement une première petite expérience avec un âne.

Je quittai donc le bonhomme et ma mère éberluée par mon aplomb, pour m'engager sur la route au delà du barrage. La topographie du lieu, avec ses nombreux virages, me fit d'abord découvrir l'autre homme qui marchait doucement vers nous, avant de voir les deux ânes gris qui trépignaient à mi--distance entre cet individu et moi. Je lui fis signe de s'arrêter, ce qu'il fit.

Je continuai d'avancer vers ces beaux ânes, subjugué par leur vitalité. J'avançais d'un pas tranquille, avec dans le cœur la joie de retrouver des compagnons, des frères de route. Plus j'approchais et plus les ânes se calmaient, se figeaient.

Arrivé à la hauteur du premier âne, je lui fis sentir mes mains, en lui parlant doucement. D'un geste lent et amical, je lui passai calmement la main sur l'encolure. Je m'étonnai que ce soit si simple alors que deux gaillards avaient du mal à en venir à bout.

Par ignorance, j'avais omis de prendre un licol et une corde. Bras dessous, bras dessus, je tenais alors l'encolure de ce premier animal puis criais à l'homme un peu plus loin : « c'est bon ! Vous pouvez venir ! » Mon ignorance et un soupçon d'innocence furent à l'origine de mon brusque retour à la réalité. Car crier à l'oreille d'un animal, ce n'est pas très malin!

En effet, il partit au galop avec son congénère, et je jouais le troisième larron accroché désespérément au cou du premier âne, moitié courant, moitié bondissant pour soulager mes pieds qui n'arrivaient pas à suivre et peser sur l'encolure pour tenter de ralentir la bête. Vaine tentative. J'étais le fêtu de paille entraîné par le vent.

Je ne voulais pas lâcher malgré le rythme et une idée lumineuse me permit d'avoir raison de la cavalcade.

L'âne était parti au galop nez au vent, tête bien relevée. Aussi, tout en gardant un bras sur l'encolure, corps à corps avec l'animal, mon autre bras s'allongea et ma main saisit le bout du naseau que je rabattis de force vers le bas. En quelques pas, l'animal ralentit et s'immobilisa. Naseaux dilatés et gouttant d'excitation, il avait le regard vif mais pas affolé.

La petite course avait eu l'avantage de nous rapprocher d'un des hommes qui enfila prestement un licol et pu tenir son âne qui s'était rendu.

Pour ma part, j'avais l'impression d'avoir attrapé un mustang sauvage. Mes jambes flageolaient. J'étais à la fois débordant de la joie du vainqueur et vidé de toutes mes forces. Les ânes avaient eu raison de mon rêve délicat en lui présentant leur force animale. Et ces deux facettes, l'une calme et douce et l'autre profondément animale m'avaient touché au cœur. Son odeur, imprégnée lors de notre course folle alors que je m'accrochais désespérément à lui, me transmettait une présence animale que j'emportais avec moi. Ce détail olfactif plût moyennement à ma mère alors qu'elle me récupérait pour que nous allions boire un thé chez nos amis.

C'était le début de mon aventure avec les ânes, la naissance d'une passion.

Peu de temps après, nous déménageons en Pyrénées Atlantiques, où j'achetais à mon tour deux ânes et en appris un peu plus long sur ce merveilleux animal en passant un diplôme d'ânier et en fréquentant ces êtres aux longues oreilles. Quelques chèvres et un cheval sont venus compléter le tableau.

Malgré leur domestication, nos compagnons gardent une part de leur animalité sauvage. Se promener en nature à leur côté ou simplement prendre soin d'eux nous permet une proximité avec le monde animal et le monde sauvage.

Cette journée m'avait appris que nos rêves laissent une empreinte, une trace forte dans notre vie. Il y a un lien étroit entre nos rêves et notre vie quotidienne.

Dans certaines traditions, chez certains peuples, les rêves sont partagés au petit matin. Ils font bénéficier le groupe, le clan, d'une orientation pour la journée et d'une attention aux mystères et aux surprises de la vie.

Les peuples lunaires

La lune est un astre particulier pour nous humains. Elle est si régulière qu'elle fait partie du paysage, sorte d'élément de décor naturel, plantée au-dessus de la tête. Elle devient comme la lampe au plafond. Cependant, si on regarde attentivement, on peut la voir trôner, proche de nous, au milieu de notre ciel. Elle est la lumière des étoiles qui guide les voyageurs, les nomades, les artistes et d'une manière générale nombre d'entre nous.

Les étoiles forment un dessin dans le ciel, une espèce de tâche de naissance que chacun porte non pas sur sa peau, mais dans son ciel de naissance. Cette marque détermine des qualités et des capacités particulières qu'il nous appartient de développer ou non au cours de notre vie. L'astrologie est une pratique d'un grand secours, quand elle est bien exercée. Nous sommes sous influence des astres au même titre que tout ce qui vit sur terre. Tout est lié d'une certaine façon.

La lune, pour sa part, est apparentée à la magie, à l'intuition et aux mystères du quotidien. Elle est le penchant du soleil. Durant le jour, tout se voit. Durant la nuit, la lumière voilée permet à l'invisible de se mêler discrètement au visible. La lune, changeante, donne un éclairage différent chaque soir sur la frontière entre visible et invisible. C'est ainsi que sont nées les histoires des monstres de la pleine lune comme par exemple les loups garous. Car en plus de mettre un éclairage particulier sur les mystères de la pénombre, la lune a une incidence sur nos comportements. Même quand on ne la voit pas, durant la journée, si elle est pleine, elle agit sur nos humeurs et nos sens, sans que nous sachions forcément la cause de cette influence. Mais quand le soleil se couche, que la lune lève sa rondeur dans le ciel, nous comprenons alors ce qui nous a bouleversé durant la journée. La lune, avec sa lumière d'argent, est l'astre du mystère en partie révélé. Ces mystères sont particulièrement présents chez les peuples nomades qui entretiennent magie et superstition.

Ceux qui symbolisent le plus les peuples lunaires en Occident sont les gitans nomades, ceux des roulottes en bois et des chevaux. Il en existe encore quelques-uns. Ils représentent dans notre histoire une part de magie et de mystères détenus par les femmes. Que ce soit la guérisseuse par les plantes et les philtres, la magicienne, la diseuse de bonne aventure, la cartomancienne... Ils sont nomades, ils vont par les chemins ruraux et les parvis des villes alors que dans les campagnes, aux abords des villages, sorciers et guérisseurs régénèrent leurs pouvoirs sous la lune pleine. Le mystère des nomades magiciens tient aussi à leur mobilité. Ils nous rappellent que nous ne sommes que passants, que chaque rencontre est unique et ne se représentera peut-être pas une deuxième fois.

Je me souviens il y a quelques années, j'avais environ vingt ans, j'allais faire quelques courses en ville pour le repas du midi.

J'étais assez pressé car l'épicerie allait fermer. Je garai la voiture sur le parking et m'engageai d'un bon pas vers les magasins. À l'entrée de la rue commerçante, deux femmes interpelaient les passants pour leur dire la bonne aventure. Elles dénotaient franchement dans notre monde moderne avec leurs vêtements dignes de costumes de théâtre. Les couleurs vives de leurs habits, de leurs bracelets dorés et perlés, contrastaient d'autant plus avec leur peau mate et leurs cheveux sombres. On aurait dit des figurantes de films anciens échappées du plateau de tournage. Elles étaient deux, l'une à peine plus vieille que moi et l'autre pouvait être sa mère.

J'étais pressé, j'avais juste assez d'argent pour ma course et je ne crois pas aux bonimenteurs, autant

de raisons de ne pas me laisser alpaguer. Je ne ralentis pas à leur niveau, tout comme les autres passants d'ailleurs.

La plus âgée, campée dans sa robe turquoise, m'interpela quand même.

- « La bonne aventure, jeune homme, je lis les lignes de la main.
- je n'ai pas le temps, répliquais-je par politesse
- Ça ne prend pas longtemps
- je n'ai pas d'argent, j'ai juste assez pour une course que je dois faire pour le repas de midi.

Elle me regarda dans les yeux.

- « Ce n'est pas grave, tu me paieras une autre fois. »

De loin, j'avais vu que les gens ne répondaient pas à leurs sollicitations, balayant parfois d'un geste de la main leurs propositions. Par politesse ou compassion face à ce rejet, j'avais répondu aimablement. Mais les arguments que j'avais préparés ne résistaient pas à la persévérance de la gitane. Je cherchais un autre moyen de me dérober.

Il y eut un silence, un court silence, durant lequel je cherchais une échappatoire. Cet instant suffit à la magicienne pour ouvrir un livre. Ce livre, c'était moi, c'était mon histoire, ce livre dont je suis le héros, ma vie.

Elle prit ma main mais ne regarda pas les lignes ou les signes qui pouvaient y être inscrits pour un oeil clairvoyant. Gardant ma main gauche posée dans la paume de sa main, elle se contenta de me regarder dans les yeux, avec douceur et détachement. Son regard n'était ni intrusif ni jugeant. Il était juste la source d'un lien invisible qui s'était tissé dans le silence de mon hésitation.

D'une voix douce et posée, elle me parla de moi. Ce fut un moment magique, unique. D'un seul coup, nous étions comme dans une bulle, sur le trottoir, à l'entrée de la rue passante. Je n'entendais plus les bruits de la ville. Seuls ses mots rentraient en moi comme des évidences.

Sa voix sûre me parlait de mes qualités, de ces capacités qui ne demandaient qu'à se révéler un peu plus et à se développer. Elle parlait à mon cœur, à mon âme. Je me souviens, quelques dizaines d'années plus tard, ses mots et sa présence. Ces mots, la pudeur m'incite à ne pas les dévoiler dans ces lignes. Je peux seulement dire qu'ils ont vraiment touché mon cœur, car elle parlait à la partie la plus lumineuse de mon être, lui demandant de continuer à grandir et à se dévoiler. Elle a eu et garde encore une incidence sur ma vie, comme un déclencheur. Son souvenir est ancré dans ma mémoire tant sa présence et ses mots m'ont touchés. Cela dura quelques instants seulement, mais je fus pleinement attentif.

Quelques phrases plus tard, je sentis que c'était fini, que le charme se rompait. Elle me souriait silencieuse, les yeux remplis de malice angélique; ces yeux qui plongent dans les vôtres et voient votre cœur briller.

- “Merci beaucoup, je dois y aller maintenant, lançais-je en m'éloignant d'un pas rapide.”

Plus je m'éloignais et plus je ressentais à quel point ses paroles m'avaient touché positivement. J'arrivais d'un pas soutenu devant le magasin qui venait de fermer. Sachant que j'arriverai sûrement à la limite de la fermeture, j'avais préparé l'argent dans ma main. Le magasin était porte close et j'avais cet argent. Je fis volte-face et repris le chemin de ma voiture. En passant

devant les bohémiennes, je donnerai à celle qui m'avait parlé les quelques pièces que je détenais.

Il s'était écoulé une dizaine de minutes depuis mon entretien, pour aller et revenir du magasin. Un bref instant. Cependant, lorsque je débouchais de la rue commerçante, les gitanes avaient disparu. Je rangeais les pièces dans ma poche.

Il ne me reste aujourd'hui que ce souvenir fugace, cet instant merveilleux qui restera gravé en moi jusqu'à la fin de mes jours. Comment les passants avaient pu passer à côté de cette merveille, de ce trésor sans le percevoir? Comment avais-je pu en bénéficier? Je ne sais pas. Ce que je sais par contre, ce que je crois fermement, c'est que des trésors nous sont offerts chaque jour. Ils ne demandent que notre attention pour se révéler.

Le sanglier qui prie

Pendant une quinzaine de mois, j'ai fait chevrier. Je m'occupais d'un troupeau d'une trentaine de chèvres. Avec ma femme nous faisons la traite et le fromage. Nous habitons alors une maison en bois, au creux d'un vallon méditerranéen. Le versant sud était aride et épineux avec çà et là quelques chênes alors que le versant nord était franchement forestier.

J'avais réouvert, dans un sous-bois de buis, d'anciens sentiers empierrés.

Peu après notre installation, je cherchais un endroit pour méditer et prier avec le lieu, avec les pierres et les arbres.

Je parcourais les sentiers, dénichais quelques petites grottes naturelles, sans vraiment trouver mon bonheur.

Je cherchais un lieu qui me dirait : « oui, c'est là ».

J'étais donc en quête de ce lieu. Les différents endroits du vallon que j'avais repérés ne me satisfaisaient pas complètement. Chaque matin, après la traite, je passais devant ma maison avec le troupeau pour accompagner les chèvres loin dans le vallon où elles pouvaient paître entre prairies et forêts.

Un jour où je revenais comme d'habitude par un sentier que j'avais parcouru des dizaines de fois auparavant, je remarquais sur le coteau sud, à une centaine de mètres de la maison, une tâche sombre.

Pensant tout d'abord à un animal, j'observais pour voir si la tâche allait bouger. Elle était partiellement dissimulée derrière le feuillage d'un chêne.

Comme cela ne bougeait pas, je pensais alors que ce pourrait être une grotte ou une cavité que je n'avais pas encore visitée. Je m'y rendis d'un bon pas. Plus j'approchais, plus je sentais que j'avais trouvé là une réponse à ma quête du lieu. Le chêne solitaire était majestueux. Dans la pente, son tronc et ses branches dissimulaient encore, avec quelques genets épineux, l'ouverture sombre que je venais de repérer.

Il fallut que j'arrive au pied du chêne pour découvrir là, entre quelques buissons, un vieil abri de pierres sèches. C'était une petite cavité creusée dans la colline prolongée à l'extérieur par une coupole en pierres sèches. On les appelle « orri », « capitelle », « cayolar » selon les régions.

J'étais surpris et heureux de trouver mon premier orri sur la centaine d'hectares que je parcourais régulièrement. Il me plut parce qu'il était ouvert au sud et parce qu'un chêne en était le gardien. Il me plut d'autant plus qu'une partie bâtie du orri dépassait discrètement à l'air libre alors que la partie creusée était une invitation à faire corps avec la colline. Aucune trace ne laissait présumer que cet abri avait été fréquenté récemment. C'était donc bien là que la nature m'invitait à venir prier et méditer, avec la roche, avec la terre, avec le ciel, avec ce chêne ambassadeur robuste de la forêt qui s'étalait sur le versant opposé. Il devint donc mon oratoire, mon jardin secret, où je me rendais quotidiennement.

Les abris de pierres sèches sont des lieux très particuliers. Tempérés et relativement étanches, ils sont le fruit de gestes et savoirs anciens. Les bergers bâtissaient généralement de tels abris là où les bêtes aimaient paître et ruminer, là où elle se sentait en paix. Ce sont donc des

endroits souvent harmonieux où bergers et animaux venaient entretenir et ancrer cette harmonie et cette paix C'est ce que je ressentais à cet endroit.

J'avais trouvé à faible distance en contrebas, dans un taillis de chênes, une grosse pierre plate qui me permettait de prier et méditer en pleine nature, les beaux jours, avec les chênes. Je pouvais donc alterner des prières dans le orri, ma « grotte », et prier avec la colline ou il était implanté, ou sur la roche plate avec les chênes et les oiseaux. J'alternais mondes souterrains et mondes aériens.

Un jour que je priais intérieurement avec la nature sur ce rocher plat, je laissais la prière se taire et se prolonger en moi. Laisser rouler les mots comme des cailloux dévalant une pente jusqu'au tréfonds de soi. C'est une de façon de laisser la nature participer, quand les mots se taisent et que les parfums de plantes se mêlent aux chants d'oiseaux. Je gardais les yeux fermés.

Un léger frôlement d'herbe à mon côté me fit ouvrir les yeux.

Un gros sanglier se tenait là, à côté de la pierre, silencieux.

Je le surplombais légèrement depuis l'assise sur le rocher. Je n'avais pas peur, bien qu'il me fut difficile de fermer les yeux à nouveau. Je le regardais de biais, n'osant le déranger. Il semblait attendre quelque chose ou regarder quelque chose au loin. Il attendait peut-être que je continue cette prière silencieuse.

Un petit oiseau vint nous rejoindre sur une branche basse.

Je me remis dans ce silence rocailleux de la prière qui devient méditation, de cet instant où les mots de la prière ont perdu leur phrasé et dévoilent leur saveur, prennent vie. La méditation, ce jour là, avait la force de ce sanglier. Une force sauvage, calme et confiante.

Durant quelques longues secondes, peut être une minute, nous sommes restés silencieux et immobiles.

Puis lentement le sanglier se remit en route et disparut tranquillement derrière les troncs et les fourrés.

J'étais surpris de cette rencontre. J'étais aussi rempli de quelque chose de spécial. En fait, j'étais heureux d'avoir partagé mes prières avec ce sanglier solitaire.

Je restai un long moment sur la roche, avec le petit oiseau comme compagnon.

Avec le recul des années passées, alors que j'écris ces lignes, je pense à ce que disent de vieilles traditions occidentales. Les sangliers étaient parfois associés à de vieux druides solitaires. On estimait que certains sangliers solitaires pouvaient être la transformation animale d'un druide retiré en forêt ou la ré- incarnation d'un druide « né au ciel ».

Il est possible que ce soit aussi simplement l'esprit de la nature dans ses aspects secrets et solitaires qui vive indifféremment tant chez le druide que chez le sanglier.

Comme certains secrets, le révéler a peu de valeur, car expérimenter, c'est la seule façon de donner un sens réel et profond à certaines choses. Ce sont des valeurs qu'aucun stage, aucune formation ne pourra fournir, car il appartient au méditant solitaire de s'attarder dans les bois pour pouvoir découvrir ce qui évoque les trésors secrets.

Lorsque nous habitons un endroit, cela a un sens. Il y a toujours à proximité un lieu, une maison, une pièce, une clairière, une forêt, peu importe ; il y a toujours un endroit qui nous correspond profondément. Ce lieu, c'est notre jardin secret. Il est le correspondant dans le monde de ce jardin intérieur qui s'épanouit au creux de notre être.

Dans un jardin secret, il y a une part de nous-mêmes qui réside en permanence tant que nous habitons à proximité. Puis tel un jardin potager, ce lieu est à retrouver et à réaménager à chacun de nos déménagements. C'est un endroit où nous partageons nos joies et nos peines, un lieu où nos prières sont écoutées, un espace où l'esprit des lieux nous accueille avec bienveillance.

Fréquenter un tel endroit approfondit nos liens avec le monde invisible et laisse émerger un sens personnel du sacré. Dans ce lieu de solitude, si nous amenons des proches, nous le faisons un peu comme un ambassadeur ou un portier qui ouvre l'accès pendant une courte visite courtoise.

C'est aussi le lieu du secret, là où nos liens avec les mondes invisibles imprègnent le décor.

Le Corbeau

J'étais pour quelques temps en Pyrénées Atlantiques. Je m'étais levé vers cinq heures pour aller marcher au pic d'Arlas. Ce pic est une pyramide qui tutoie les sommets de la vallée de Barétous, entre Béarn et Pays Basque. Quelques jours auparavant, j'avais accompagné un ami berger et son troupeau de brebis entre le pic d'Anie et le pic d'Arlas.

Le pic d'Anie est une pyramide de calcaire qui dresse sa pointe d'ivoire vers les nuages. Les traditions racontent que ce pic est habité par des géants qui fabriquent les orages. A sa base, vaste mer minérale, un immense plateau calcaire est laminé par les pluies séculaires qui descendent du pic comme autant de hordes humides attaquant le solide plateau. C'est peut-être la dureté minérale de ce plateau qui rend plus contrastant la douceur du pic d'Arlas qui se détache comme une île verdoyante de cette mer de calcaire. Autant le pic d'Anie est blanc et rocheux, autant le pic d'Arlas est vert et accueillant, un havre qui respire la paix, une douceur presque féminine. Si les géants habitent le pic d'Anie, ce sont sûrement des fées qui habitent l'Arlas. Pour cette équinoxe d'automne, c'était dans cet éden que je souhaitais voir le soleil s'élever au dessus des crêtes et sommets, et éblouir le ciel de ses couleurs vives.

Levé à la nuit, je sortis dans la cour de la ferme. La voie lactée brillait dans le ciel en indiquant la direction de Santiago, Compostelle sur le chemin des étoiles...
Le cerveau embrumé, je roulai en voiture jusqu'à une aire de parking proche du pic.

Je descendis de la voiture pas franchement réveillé. Il faisait nuit, l'air était frais. Je n'avais pas pris de lampe torche.

Je commençai à marcher un peu au feeling. Avant d'attaquer la montée du pic d'Arlas, une petite marche d'approche était nécessaire entre les prairies maigres d'altitude. L'air était silencieux et les odeurs endormies. Quelques vaches broutaient dans un demi-sommeil. Pas de sentier flagrant. Je suivis donc les sentes animales que je distinguais à peine, pour arriver à un petit plateau à l'herbe rase, au pied de la masse de l'Arlas qui se dressait devant moi. Comme tout était faiblement éclairé par la lune et les étoiles, le pic était d'abord une masse imposante avant d'être un havre accueillant. Il le deviendrait peut-être, au bout de l'effort.

Était-ce la fatigue, ou bien était-ce le manque d'expérience de marche nocturne, mais mes pas me semblaient lourds, mon corps était pesant. J'avancais lentement et péniblement depuis que j'avais quitté ce parking.
En plus, un vent froid s'était levé alors que je commençais à marcher. Il me refroidit la nuque et me donna froid. J'aurai dû me couvrir plus.

Je m'abritai quelques minutes en m'allongeant dans un creux de terrain derrière quelques rochers coupe-vent. Je me calmai et me détendis. Autour de moi, le vent sifflait dans les graminées séchées. Au dessus de moi, l'Arlas se dressait comme un appel, surmonté d'un croissant de cette lune de fin de nuit.

La clarté grandissante annonçait le jour naissant. Ces instants qui précèdent le jour sont généralement les moments les plus frais.

Comme j'avais rendez-vous avec l'astre solaire, je me levai pour commencer cette courte ascension qui menait au sommet de la pyramide. Je repris ma marche, lente et régulière. A peine avais-je fait quelques pas, que je remarquai une plume noire qui sursautait dans les herbes rases. Les rafales de vent voulaient la balayer et la renvoyer à son élément naturel, le ciel. Pour me motiver, pour avoir un compagnon imaginaire qui pourrait m'accompagner dans cette dernière grimpette, je ramassai la plume et la glissai sur mon oreille. A peine le geste achevé, j'eus l'impression réelle de me sentir léger, je comprenais physiquement la formule « se sentir pousser des ailes ». Une énergie nouvelle me portait avec cette plume. Sur la sente où je cheminais se dressaient des cairns, monticules de pierres offerts aux éléments. A chaque cairn, je posais une pierre, accompagnée d'un souhait ou d'une prière. Certaines pierres étaient comme des poids qui pesaient sur mes épaules et que j'abandonnais. D'autres pierres furent posées avec de belles pensées. Quel chemin !

Arrivé au sommet, je découvris ce petit replat qui marquait la fin de ma montée. Je m'installai sur une pierre plate pour contempler le spectacle céleste. Le ciel était de feu, un horizon orange. Les vallées en contrebas étaient baignées d'une brume orangée. Les nuages dessinaient leurs reliefs en jouant avec le soleil. Lorsque ce dernier fut caché par un gros nuage, le ciel s'embrasa de plus belle. Des rayons colorés fusèrent sur les cotés et à travers le nuage. C'était magnifique.

Je contemplais. Je communiais. J'étais la montagne, j'étais le nuage, j'étais l'infinité du ciel...

Un cri, je sursautai. Un gros oiseau noir, un corbeau, surgit de nulle part, venait de crier au dessus de ma tête. Il vola un court instant au dessus de moi. Compagnon, ainsi donc nous avons rendez-vous ? Comme ton plumage noir d'ébène reflète bien les lumières du ciel. Peut-être que les fées de l'Arlas avaient écrit d'une plume noire qu'en cette équinoxe nous serions réunis, comme deux êtres qu'une passion commune rapproche en une amitié naturelle.

Il nous fallut quelques courtes minutes pour savourer ce nouveau jour qui commençait.

Sur ce tout petit replat au sommet de l'Arlas, il y avait cette pierre plate, il y avait aussi une boîte. Curieux de nature, je testai pour voir si la boîte s'ouvrait. Effectivement, elle s'ouvrit et à l'intérieur il y avait des messages. D'innombrables bouts de papiers étaient déposés dans cette boîte, comme des lettres dans une boîte postale. Je lus quelques messages, certains brefs, d'autres assez longs. Des noms, visages inconnus, racontaient dans leur langue, français, catalan, espagnol, anglais, qu'ils étaient venus ici, à la même place, toucher du doigt le ciel et les nuages.

Puis vint le temps pour moi de redescendre dans la vallée retrouver ma famille et partager ce que je venais de vivre autour d'un petit déjeuner. Je redescendis de mon promontoire. Je marchai plus rapidement. Les cairns sur mon passage n'attiraient plus mon attention. La brise avait tiédi. Qu'il était bon de sentir la lumière souffler dans l'air et adoucir cet air. Le froid nocturne cédait la place à la chaleur du jour.

Alors que je descendais, la vie diurne montait à ma rencontre. Les cloches des vaches tintaient en chœur dans les estives et répondaient à celles des brebis et des chevaux qui pâturaient en contrebas. Les oiseaux volaient et chantaient dans l'air qui transportait un léger parfum.

Arrivé au pied de l'Arlas, là exactement où je m'étais abrité du vent, un coup de vent ôta la

plume de mon oreille et l'emporta au loin.

J'aurai voulu la garder, comme un souvenir de ce compagnon d'un instant. Mais elle fila trop vite. Je la regardai s'éloigner au gré du vent, comme un adieu silencieux.

On dit que le corbeau est fidèle à vie. Si un membre du couple meurt, l'autre reste solitaire jusqu'à son dernier souffle.

Je ne sais pas si aujourd'hui tu es encore vivant, corbeau solitaire qui est venu m'accompagner en cet instant précieux. Le temps passe, tout passe, mais dans les brumes de mes souvenirs, tu voles encore à mes côtés.

Gardien du feu

Alors que je me promenais en forêt, j'aperçus une clairière où un homme était assis, immobile, face à un arbre.

Par curiosité, je l'observais. J'étais mal placé pour voir son visage et n'osait bouger de crainte de le déranger. Assis face à ce gros tronc de chêne, il y avait quelque chose d'étrange dans l'air, je ne saurais l'expliquer. A bien y regarder, on aurait dit que l'homme et l'arbre respiraient ensemble comme si le tronc et les branches bougeaient au rythme de la respiration de l'homme.

Était-ce la lumière traversant le feuillage, mais il me semblait que le corps de l'homme devenait plus lumineux. Un papillon se posa sur sa tête. Puis lentement l'homme se leva et quitta la clairière aussi silencieux qu'un arbre. Lorsqu'il passa à côté de moi, son visage reflétait le calme, la douceur. Un léger sourire ornait ses lèvres. Il y avait quelque chose de si étrange dans l'air que s'il avait traversé un buisson sans en faire bouger le feuillage cela ne m'aurait pas surpris.

Intrigué par cette rencontre, je décidai à tout hasard de retourner le week-end suivant vers cette clairière. Lorsque j'arrivai à proximité, j'éprouvai un soulagement: l'homme était là à ramasser du bois sec pour allumer un feu. Souhaitant entamer la discussion, je m'approchai et le saluai.

Répondant à mon bonjour, il me proposa de me joindre à lui; il allait allumer un feu et j'étais invité à partager ce moment avec lui. Ce samedi après-midi là, il ne faisait pas si froid et l'heure du souper était encore lointaine pour envisager une grillade ou un feu de camp. Face à mon étonnement, il me sourit et m'offrit de m'asseoir près du tas de bois.

Il m'expliqua que c'était un feu sacré qu'il allumait. Il était sacré car c'était sa fonction : le bois avait été cueilli au sol avec gratitude, puis assemblé pour un feu. Il me dit alors que l'arbre était le compagnon fidèle et bienveillant de l'humanité. Outre ses vertus médicinales, alimentaires ou technologiques, l'arbre a des pouvoirs magiques.

- « S'ouvrir au peuple des arbres, c'est s'ouvrir au Grand Mystère : il y a comme un esprit de l'arbre qui collabore avec qui sait lui parler. »

Il me montra un petit sac et m'expliqua qu'il y avait là de bons remèdes issus de feuilles, de bourgeons et de fleurs. Il m'indiqua que là n'était pas le plus important et qu'il était facile de connaître les vertus de telle ou telle plante.

- « Ce qui est plus dur, c'est de cueillir l'esprit de la plante. C'est développer l'art du cueilleur.

Pas celui qui connaît.

Celui qui sent.

Le cueilleur, celui qui apprend de ses frères arbres, n'a pas besoin de grandes connaissances. Il a surtout besoin de se connaître lui, de sentir le bon moment pour chaque chose.

Si un bon sentiment lui vient en allant cueillir, c'est que l'esprit des lieux et les esprits des plantes sont d'accord, ils ont trouvé une communion. Là, la plante s'offre et se dépose dans la main qui la reçoit. Cueillir, c'est un peu faire appel à un double de nous-même, un être qui a gardé une part du sauvage en nous, qui peut communiquer avec les forces invisibles.

Il y a de la magie dans cette cueillette. »

Puis il resta silencieux, contemplatif du feu qui démarrait. Les yeux pleins de malice, les lèvres closes, il semblait accaparé dans un dialogue silencieux avec les flammes dansantes. Il me semblait que ce feu était plus chaud et lumineux qu'à d'autres moments, peut-être était-ce juste une impression. Quoiqu'il en soit, il régnait une atmosphère paisible dans la clairière.

Le jour déclinant, je pensais à ma famille qu'il me fallait rejoindre. Il sembla deviner mes pensées et rajouta, tout en regardant le feu.

- « Eau, Air, Terre et Feu sont des forces vives comprises par l'arbre, avec ce feu nous les libérons. Elles retournent à l'univers pour qui en a besoin, un autre arbre, un parent, ou même quelqu'un à l'autre bout du monde.

Ce feu a une raison d'exister, il participe à l'harmonie du monde ».

S'adressait-il à moi ou au feu ? Je ne lui ai pas demandé. Il fallait vraiment que je parte, cependant quelque chose me retenait encore un peu. Était-ce le pouvoir hypnotique du feu ? Le silence ? Cet homme étrange ? Je ne saurai le dire, comme je ne saurai expliquer ce qui m'a poussé à dire : « je voudrai apprendre cela ».

- « Tu as déjà commencé, le feu te parle et son esprit t'observe... »

ENRACINEMENT

Printemps

Ce soir là, je n'arrivais pas à dormir. Je veillais assez tard.

Au petit matin, plongé dans mes rêves, je me levais avec une étrange sensation. Des images se succédaient dans ma tête concernant les plantes et la capacité de soigner avec les mains. Le cerveau embrumé, j'attrapais un stylo et mettais en mots ces images. Lorsque le mot ne convenait pas, je sentais qu'on m'inspirait un mot plus adéquat. J'écrivais comme cela un moment mais je voyais aussi que j'allais être en retard à mon cours de yoga.

J'enfilai des vêtements appropriés et je sautai dans la voiture. Durant le trajet, des images continuaient à se présenter dans ma tête. Des informations sur des questions que je me posais.

Arrivé au yoga, je pénétrai en retard dans la salle de pratique. J'avais l'impression de flotter sur un nuage. Je me sentais ailleurs. Je m'excusai pour mon retard et je m'installai au fond de la salle pour pratiquer. Alors que je me tenais droit sur mon tapis de yoga, je sentis une lumière affluer du ciel et inonder mon corps. Je sentis mon corps se dilater.

Uma, notre professeur de yoga, donnait des indications pour la prochaine posture. Elle me paraissait très loin, bien qu'une dizaine de mètres seulement nous séparait. Mes sens étaient engourdis, je la voyais et l'entendais au loin. Alors je fis un effort de concentration pour la rapprocher, pour mieux la percevoir. Cet effort de concentration la rapprocha de moi, comme si elle avait fait quelques pas dans ma direction. Cependant, sans avoir bougé, ni l'un ni l'autre, elle fut plus proche, plus présente pour moi. Non seulement elle s'était rapprochée, mais en plus elle était entourée d'un halo de lumière. Les personnes du premier rang de la classe de yoga étaient aussi entourées d'une aura lumineuse.

Je revins à moi-même pour suivre tant bien que mal les consignes et prendre la pose. Mais je sentais la lumière affluer du plafond sur moi, me submerger et toucher les pratiquants à côté de moi. Je sentais leurs corps sans les toucher tant mon corps dilaté m'apportait de sensations. J'avais aussi la terrible impression de faire rapetisser leurs propres corps. En parallèle de ça, je ressentais des tremblements dans les jambes et dans tout mon corps.

Sans dire un mot, je quittai précipitamment la salle de cours pour aller dans ma voiture. Je me sentais dans un état second. Les tremblements internes, un peu comme des spasmes, faisaient remonter des flots de larmes tant je me sentais touché par cette lumière angélique qui baignait tout ce qui m'entourait.

Alors que je pleurais à chaudes larmes, je sentais que ni le sol de la salle, ni le goudron sous la voiture ne m'apportaient un ancrage au sol. Je sortis en titubant de la voiture, un peu comme un homme ivre, et je marchai dans le pré voisin, pieds nus. J'allai ainsi jusqu'au bout de ce pré.

Dans un angle de verdure bordée d'une haie, je m'allongeai sur une herbe verte ponctuée de petites fleurs bleues.

J'avais l'impression que mon dos rentrait légèrement dans la terre, alors que le soleil

rayonnait sur mes jambes, mon tronc et mon visage. Les yeux fermés, je restai étendu un moment.

Les oiseaux semblaient chanter différemment des jours précédents. Les abeilles bourdonnaient à mes oreilles. J'étais sensible à différents détails qui m'entouraient. À l'extérieur du pré, deux hommes travaillaient. Ils me semblaient agir au ralenti, comme dans un film, alors que mon présent, ma perception de la nature, ma réalité se déroulait à une vitesse « normale ».

J'étais comme dans une colonne de lumière, assis dans l'herbe sous le soleil matinal, à l'entrée du village de Dun, et autour de moi les gens et les voitures bougeaient au ralenti et leur sons étaient très lointains, très atténués.

Intrigué par ces différences de perception, je m'assis. Une taupinière à quelques pas de moi attira mon regard, je m'y déplaçai. J'avais besoin d'une prise de terre.

En réalité, il y avait un alignement de taupinières. Dans l'une d'elle, petit tas de terre récemment sorti du sol et commençant à sécher en surface, je plongeai mes doigts. Sous la croûte sèche, j'attrapai la terre encore humide pour la sentir, la renifler. Quelle odeur exquise que celle de la Terre !

Je fermai les yeux pour la savourer encore plus.

Je reposai cette poignée. Dans une grande taupinière devant moi je plongeai mes mains pour les ensevelir.

Je sentais la terre fraîche entourer mes doigts écartés et mes paumes de mains. J'étais donc assis sur l'herbe, pieds nus. Entre mes jambes je gardai les mains plongées dans cette terre de taupinière. Je regardai mes mains et fus surpris de voir la terre respirer. En fait, je la voyais concrètement monter et descendre comme une respiration, alors que mes mains ne bougeaient pas. Cette respiration était calme mais plus rapide que ma propre respiration apaisée par ce qui m'arrivait et me traversait. J'étais très calme et très serein. J'étais en paix.

Le monde autour n'existait plus : plus de voitures, plus de bâtiments, plus de maisons, plus de gens.

Il y avait juste mes mains posées à plat sur la terre, cachées au cœur de la taupinière. Je voyais cette respiration de la terre.

Je sentais ce calme comme quand Sabine me disait calmement au moment d'accoucher, en pleine nuit: « Stéphane, réveille-toi. Ne t'inquiète pas, ne t'agite pas, mais on doit partir maintenant à la maternité ». Elle rayonnait de calme, ce calme presque irréel avant ses douleurs. Ce même calme qui précède un orage.

La terre respirait sous mes yeux, sous mes mains, prête à accoucher. Pourquoi étais-je seul à vivre cela? Pourquoi chacun continuait-t-il son travail et ses occupations quotidiennes?

C'était un phénomène merveilleux de sentir que la vie allait jaillir du sol. J'avais l'impression que la colonne de lumière m'indiquait que les forces cosmiques voulaient se marier à la terre, aux forces de la Terre. En fait, le ciel, les anges, les animaux étaient penchés sur la terre qui annonçait la renaissance. Ce jour là était pour moi le premier jour du printemps.

Il y avait bien eu quelques contractions les jours précédents, des bourgeons qui « débourraient », des fleurs qui s'ouvraient, annonçant le printemps. Mais ce jour là, dans ce coin d'Ariège, la terre annonçait officiellement l'accouchement printanier.

Je retournai à la salle de yoga où le cours venait de se terminer. J'avais envie de dire au groupe

– «aujourd'hui, allez vous poser en nature !
Les animaux et les plantes sont attentifs !
Allons vivre avec eux ce moment !
Peu importe que l'on ressente ou pas, il y a quelque chose qui se joue aujourd'hui !
Sortons des maisons, des routes et parkings!
Allons marcher doucement sur la terre, masser un coin de planète, partager le souffle de celle qui enfante la vie !
Même se poser simplement la nature, c'est être en famille avec les animaux, les plantes et même le ciel ! ».

Mais je n'osai pas crier ma joie. Je n'incitai personne à aller profiter de cette belle journée pour aller en nature, sans but ou objectif particulier. Ni cueilleur, ni chasseur, sentir juste une humanité primitive et profondément naturelle vivre en nous.

De retour à la maison, je relatai cela ma femme et à notre ami Uma qui nous avait rejoint après son cours.
Nous décidâmes d'aller nous poser sur un plateau de chênes où j'allais souvent méditer...

Ensemble, nous avons vécu un temps de paix et de communion avec la nature.

L'Arbre aux Abeilles

Ayant appris auprès d'Anciens, hommes et femmes proches des plantes, ma formation s'est complétée par ce que les arbres m'ont directement enseigné.

Finalement, pour m'ôter certains doutes, j'avais dévoré la bibliographie sur les propriétés médicinales des arbres.

J'avais même tenté de suivre un cours sur les bourgeons, mais j'avais dû interrompre ma formation. Les propos tenus par le formateur à l'encontre des arbres et du mode de cueillette m'avaient rendus malade. Je n'avais pas pu finir le cours tant j'étais nauséux. Il évoquait les arbres comme de simples réservoirs à remèdes, les considérant comme des objets. Je connaissais ce discours quand j'étais technicien forestier et j'espérais que dans le secteur médicinal l'approche serait différente. Je m'étais trompé.

J'étais donc retourné étudier auprès de mes arbres compagnons.

Le jour était venu pour moi de prendre l'avion pour Bruxelles. Je devais y donner un cours sur les vertus thérapeutiques de bourgeons et jeunes pousses d'arbres. Je proposais une autre approche des remèdes naturels, une approche sensible.

Même si l'enseignement débutait le lendemain, je ne savais pas vraiment comment j'allais aborder ce cours. J'avais appris la veille par l'organisatrice que le public était composé de formateurs et thérapeutes déjà bien informés sur le sujet. Je craignais un peu que ces «spécialistes» ne trouvent le temps un peu long. L'enseignement durait un week-end entier.

En fin de matinée, je devais donc rejoindre l'aéroport pour le vol direct vers Bruxelles, vers la ville. J'avais envie de jeter un dernier coup d'oeil aux livres, de relever certains détails. Mais plus fort que l'appel des livres, la nature m'attirait à nouveau vers elle. Elle me proposait une escapade de dernière minute, un bain de soleil et de verdure avant d'aborder la vie citadine.

Je chaussai mes sandales et quittai mon hameau en empruntant une large piste bordée de champs agricoles. Je savais où j'allais. Les champs s'épandirent mollement jusqu'à une croisée de chemins. A cent mètres du village, la piste se séparait en deux: d'un côté les champs prolongeaient leurs carrés domestiqués, de l'autre côté la piste s'engageait dans un vallon aux pentes boisées. Quelques champs et prés persistaient à domestiquer le fond du vallon où serpentait une rivière bordée d'arbres et arbustes.

Une des premières forêts appartenait à mes amis Jean-Marie et Maryline. Quelques jours auparavant, j'y avais repéré un gros chêne. J'avais besoin de ses conseils. Je décidai donc d'aller retrouver ce vénérable feuillu.

Avant de m'engouffrer dans la forêt, je vis au loin, dans les sillages boisés longeant la rivière, un arbre aux multiples fleurs blanches. Il contrastait avec la couleur terne des arbres dénudés, aux branches sombres, bordant la rivière. Le printemps verdissait les prés avant de feuiller les arbres.

Je choisis donc d'aller d'abord visiter cet arbre aux fleurs. Je longeai les prés ponctués de

fleurs de pissenlits, pour rejoindre le bord de rivière jusqu'à cet arbre.

Qu'il était beau ! Ses branches touchaient presque le sol et jusqu'à huit, peut-être dix mètres, un entrelacs de branches et de rameaux disparaissait sous une foison de petites fleurs blanches. Seul le pollen légèrement orangé n'était pas blanc: on aurait dit de la poudre d'or déposée au cœur de chaque fleur...

Afin de mieux voir ces fleurs aux accents dorés, je fis un pas de plus.

Par bouffées, des vagues odorantes m'entourèrent. Des volutes invisibles jouaient avec l'air autour de l'arbre. Elles tissaient un fil invisible qui m'attirait irrésistiblement vers l'arbre. Un rameau arrivait à hauteur de mon visage présentant quelques bouquets serrés de fleurs immaculées.

Je tendis mon nez et fermai les yeux pour aller plus loin dans la rencontre.

Je sentis à plein nez ce bouquet forestier. Une paix et une douceur envahirent mon corps. Je laissais rentrer à moi ce parfum délicat et ce qu'il véhiculait. Je me nourrissais, je m'emplissais de lumière odorante.

Ce parfum me semblait familier. Il sentait l'amande amère, ou plutôt ce parfum délicat de l'amande, du noyau d'abricot ou de prune. Je n'avais jamais vraiment fait attention que les fleurs sentaient déjà un peu le fruit.

Ainsi donc, le parfum du cœur du fruit existe déjà dans le cœur de la fleur. Est-il possible qu'avant la fleur le parfum existe déjà dans le cœur de l'arbre ?

Qui crée cette douce fragrance ?

Je me demande parfois quelle arrogance nous laisse imaginer qu'il est normal que la rose sente la rose et la primevère sente la primevère. Il est aussi généralement admis que les fleurs embaument pour attirer les insectes pollinisateurs, c'est leur stratégie de reproduction sexuée.

Et si ce n'était pas que cela ? Et si la fleur entamait aussi une communication du monde végétal avec son environnement ? Et si à la place d'imaginer manger la pomme nous imaginions être invités à une communion ?

Formes, couleurs, lumières, parfums... Existe-t-il une plus belle invitation ?

Ces pensées fugaces étaient portées par ce parfum délicat qui voyageait dans tout mon corps et m'enveloppait totalement.

Une porte s'ouvrait en moi.

J'ouvris les yeux et je fis un pas de plus.

Je plongeai ma tête plus avant. Je rentrai dans la ramure fleurie.

Des pétales tombaient autour de moi, sur mes épaules et sur ma tête. J'étais accueilli. J'étais béni.

Je fermai à nouveau les yeux.

Le parfum des fleurs était toujours autour de moi et en moi. Je le laissai continuer d'imprégner tout mon corps.

Je percevais maintenant une nouvelle chose. Le son de la rivière était couvert par le bourdonnement des abeilles. Car elles aussi étaient à la fête.

J'aime habituellement cueillir au printemps les bourgeons de peupliers avec les abeilles, cela crée une ambiance particulière, une vibration vivante. Là, dans ce bouquet, je ne cueillais pas, je me recueillais. Des milliers d'abeilles volaient de fleurs en fleurs. L'arbre vibrait, les fleurs vibraient,

l'air vibrerait. J'écoutais le chant du monde et je vibraï à mon tour.

Combien d'entre nous allaient interrompre leur agitation quotidienne, leur journée pré-réglée en horaires remplis et plonger la tête dans les arbres pour écouter le chant du monde ? J'étais à ce moment là seul dans ce vallon pour ce concert sacré.

La tête surplombée de cette colonne de fleurs vibrantes et lumineuses, je m'imaginai comme un derviche tourneur. Ils ont une coiffe haute assez originale. J'étais donc un derviche tourneur immobile, dont le chapeau vibrerait tant, qu'il laissait descendre cette vibration cosmique. Les fleurs et les abeilles sont amantes du soleil et de l'air. J'étais à ce moment-là le fils du ciel vibrant, solaire, lumineux, et de la terre si légère sous mes pieds. J'étais si léger que quelques abeilles auraient pu me soulever dans les airs pour danser avec elles.

Je me sentais l'âme poète. Il paraît que la capacité à s'émerveiller est enfantine. Heureusement, les poètes comme Rilke, Keats ou même Yeats nous rappellent que l'émerveillement est toujours en nous même dans le monde sérieux des adultes. Il suffit de s'y ouvrir. Peut-être que le grand Rilke s'était incarné en abeille et me laissait entendre le chant du monde... J'étais émerveillé. J'étais charmé.

Débordant de grâce, je reculai de quelques pas pour regarder l'arbre entier, en silence.

Les abeilles continuaient à bourdonner en moi.

Dans cet état second, je fis demi-tour pour aller vers ma destination initiale, le gros chêne en forêt. Je ne me souviens plus vraiment du trajet. Ce qu'il me reste en mémoire c'est cet enracinement qui m'a habité alors que je m'assis le dos collé au chêne.

J'allumais un encens, petite offrande aux êtres de la forêt. Adossé au tronc puissant, je laissai une paix profonde s'installer. Je ne savais pas comment j'allais aborder mon sujet lors de mon cours sur les bourgeons. Ce que je savais par contre, c'est que le peuple des arbres serait avec moi. Ces arbres d'Ariège, des Pyrénées, m'assuraient qu'un lien invisible nous relierait, une assurance que tout irait pour le mieux et que leurs voix resteraient à mon oreille.

J'emportai avec moi quelques phrases marquées sur un bout de papier. Plié dans ma poche, il m'accompagnerait durant tout mon voyage belge.

Je lus plus tard une expérience singulière vécue avec un arbre relatée par ce poète que j'affectionne tant, Rainer Maria Rilke.

« Il ne devait guère s'être écoulé plus d'un an depuis que, dans le jardin du château qui s'étendait vers la mer en une pente assez abrupte, quelque chose d'étonnant lui était arrivé. Allant et venant avec un livre, selon son habitude, il en était venu à prendre appui, à peu près à hauteur d'épaule, dans la fourche d'un arbre ramifié, et aussitôt, il sentit que cette position lui procurait un soutien si agréable, une telle abondance de repos, qu'il resta ainsi, sans lire, complètement enchâssé dans la nature, en une contemplation presque inconsciente. Peu à peu son attention s'éveilla en un sentiment jamais connu ; c'était comme si, de l'intérieur de l'arbre, des vibrations presque insensibles passaient en lui ; il se l'expliqua sans mal : ce devait être un vent qui, sans se manifester autrement, descendant peut-être la pente en la rasant d'un frôlement, venait s'imposer dans le bois, bien qu'il dût s'avouer que le tronc semblait trop solide pour être excité avec tant d'insistance par un souffle aussi faible. Ce qui l'absorbait excessivement, ce n'était pourtant pas

cette considération, ni quelque autre du même genre ; s'il était de plus en plus surpris, voire saisi, c'était par l'effet que produisait sur lui cette chose qui ne cessait de pénétrer en lui : il pensa n'avoir jamais été empli de mouvements plus doux ; son corps était pour ainsi dire traité comme une âme et se trouvait mis en état de recevoir un degré d'influence qui, la clarté des conditions corporelles eût-elle été ordinaire, n'aurait nullement pu, à vrai dire, être ressenti. A quoi s'ajouta que, dans les premiers instants, il ne pouvait pas bien identifier le sens par lequel il recevait une communication si fine et si étendue ; en outre, l'état qu'elle faisait se former en lui était si parfait et si constant, tellement autre que tout autre, et pourtant si peu imaginable par le moyen d'une intensification de rien qu'il eût déjà éprouvé qu'il ne pouvait, malgré son caractère délicieux, songer à lui donner le nom de jouissance. Néanmoins, attentif à se rendre toujours compte à lui-même du plus infime tout particulièrement, il se demanda ce qui lui arrivait là, et trouva presque aussitôt une expression dont il fut satisfait, se répétant qu'il était passé de l'autre côté de la nature.»

La fée de l'eau

Les rencontres ne sont pas toujours des moments de douce extase. Parfois, les douleurs sont tellement fortes, que l'on en meurt. On vit des petites morts.

Ce jour-là, j'étais fatigué. En cet été 2008, je dirigeais un camp en nature au bord du lac de Montbel, pour enfants en détresse. Détresse sociale, détresse morale, ces enfants et adolescents avaient besoin d'autre chose. J'avais formé une équipe d'animateurs et les centres sociaux nous confiaient des jeunes désorientés. Ce n'était pas de tout repos et je m'investissais plus que de raison.

Chaque soir, je regagnais ma maison à un kilomètre du camp environ, afin de remplir les tâches administratives et garder le recul suffisant pour guider le groupe. Ce soir-là, épuisé, je quittais le camp plus tôt. C'était le début de soirée, le soleil commençait à présenter sa révérence sans encore embraser le ciel.

Je longeais le lac et arrivé à mi-parcours, je passais entre la buvette de Montbel et la plage désertée. En cette fin de journée, un petit vent d'ouest avait fait partir les derniers baigneurs. Du côté de la buvette, la soirée s'amorçait au son des verres clinquants et des odeurs de cuisine. Je descendis la plage de gravier et décidai d'aller me baigner. J'avais l'impression que l'eau pourrait m'enlever une bonne part de fatigue.

L'eau était fraîche et j'y rentraï lentement. Je marchai jusqu'à en avoir mi-cuisse, les vaguelettes poussées par le vent venant lécher mes jambes et m'éclabousser un peu, et je m'aspergeais aussi par giclées. Je continuai alors ma marche dans l'eau et à mi-torse, je m'y plongeai entièrement. Je commençai alors une brasse à contre vent, face aux vaguelettes.

J'avais parcouru peut-être une vingtaine de mètres, peut-être plus, quand je vis une forme sombre serpenter en travers de mon chemin au loin.

J'arrêtai de nager, le cœur serré, battant des pieds pour garder la tête hors de l'eau. Je passai la main sur mes paupières pour chasser les gouttelettes et regarder à nouveau pour voir si c'était le fruit de mon imagination ou un reflet dans l'eau. C'était peut-être mon imagination, mais assurément pas un reflet dans l'eau. À une cinquantaine de mètres de moi, une forme sombre, reptilienne, nageait en ondoyant. Ça ressemblait à un énorme serpent, qui devait faire environ deux mètres de diamètre et long d'une vingtaine de mètres. Je ne voyais pas sa tête, juste des parties émergées de son corps qui ondulait alors qu'il nageait perpendiculairement à moi.

Je ne pris pas le temps de regarder davantage. On dit que la peur donne des ailes, là elle m'offrit des nageoires. Je regagnai le bord du lac plus vite que j'aie jamais nagé. Une peur viscérale me poussait à nager. Près du rivage, je m'arrêtai, estimant le niveau de l'eau suffisamment bas pour que le monstre ne puisse pas s'y déplacer et me croquer.

Dans ma lancée, j'allais sortir de l'eau mais une intuition me retînt. Si je sortais de l'eau, je me laisserais littéralement déborder par ma peur. Alors que là, j'avais l'occasion de lui faire face.

À moitié rassuré, je m'assis donc dans l'eau à faible profondeur, bassin et jambes immergés.

Je regardai au large pour voir si je revoyais la forme noire, mais je ne la distinguais plus. Je craignais quand même sa présence.

Je tentai de respirer plus amplement et je commençai à prier. À peine avais-je débuté ma prière que je sentis qu'on me pinçait les fesses.

Je fis un bond sur place et me retrouvai sur mes pieds, hésitant entre bondir hors de l'eau et chercher l'origine du pincement. L'argile du fond du lac, brassée par les vaguelettes, ne me permettait pas de distinguer quoi que ce soit. L'eau était bien trouble.

Je me raisonnai en me disant que le monstre marin ne pouvait pas nager à cette profondeur sans que je le voie arriver et que des écrevisses vivaient dans le lac. Ce devaient être elles qui m'avaient pincé, bien que depuis quelques années au bord du lac je n'avais jamais entendu évoquer une telle expérience.

Je jetai un coup d'oeil vers la buvette au loin, personne ne prêtait attention à mon manège. Je me dis que mes peurs étaient bien fortes pour me faire nager comme un fou puis sauter sur place.

Bref, ramené à la raison, je me rassis dans l'eau à la même place. Je ne craignais rien des écrevisses qui avaient dû fuir apeurées. Je repris mes prières et à nouveau je me fis pincer. Sans bondir, j'arrêtai mes paroles, regardai dans l'eau tout en la brassant des mains. La raison avait remplacé la peur panique par une sorte de curieuse inquiétude.

Je me raisonnai encore plus en me disant que ce devait être un test pour mes peurs. Je décidai de reprendre mes prières sans me laisser distraire.

Je fus pincé à nouveau mais je ne laissai pas prise à cette distraction et poursuivis mes prières. Les pincements cessèrent. Je répétais encore et encore la même prière pour laisser descendre de l'apaisement au creux de ma peur profonde. Lentement, progressivement, j'arrivai à un résultat modeste.

Tout en priant, je décidai de m'enfoncer plus avant dans le lac. Dans un élan de ferveur, j'avançai jusqu'à avoir de l'eau au-dessus des hanches en étant debout. J'arrêtai mes prières car je sentais bien qu'elles ne pourraient pas aller au-delà de ce qu'elles avaient permis. Le pas suivant je devais l'accomplir seul. Je m'accroupis dans l'eau et commençai à nager vers le large. Je n'allais pas loin. Je fis juste quelques brasses pour conclure, sans aller raviver une peur incontrôlable. Pas de témérité, juste quelques bribes de courage.

Je décidai que je pouvais alors sortir de l'eau à ce moment là. En me séchant, je regardai le lac afin de déceler dans les dernières lumières du crépuscule cette forme ondulante sur les vagues. Je ne vis rien.

Je repris donc le chemin de ma maison. Une dizaine de minutes plus tard, je racontai à ma femme ce qui venait de m'arriver. J'avais besoin d'évacuer un trop plein d'émotion. Je lui détaillai mon aventure et elle m'écouta patiemment. Elle m'avoua qu'elle se sentait dépassée et qu'elle compatissait avec mon état bouleversé sans savoir comment m'aider plus. J'étais bien excité par ce qui venait de se passer.

Je téléphonai alors à mon ami Yves, ouvert à ce type d'expérience, afin de lui raconter cette aventure. Ils m'écouta attentivement, me posant parfois quelques questions et m'aidant de sa voix calme à dénouer un peu plus l'enchevêtrement d'émotions qui me traversaient encore. Il me parla de

ce que représentait un « monstre » appelé Léviathan dans certaines traditions. On pouvait l'assimiler à un gardien du seuil, gardien des mystères, gardien de mondes peu accessibles.

Ses paroles faisaient écho en moi et m'apaisaient. Je sentais que cette rencontre n'avait pas été une confrontation mais une proposition. Les mondes féériques m'envoyaient un gardien pour me faire comprendre qu'une nouvelle étape se présentait. Une nouvelle relation pouvait s'installer entre ces mondes et moi si je franchissais ce seuil.

Durant la nuit, mes rêves furent denses.

Une fée vint me visiter en rêve, une fée de l'eau, pour m'indiquer que j'allais entrer dans une phase de collaboration avec les esprits de la nature. Cette fée m'apparut comme une goutte d'eau qui parlait. Elle me montra à nouveau le grand serpent d'eau et me confirma que c'était effectivement un gardien puissant. Elle ajouta qu'il pouvait être gardien ou portier. En fait, il indiquait une limite. Dans mon cas, il indiquait une nouvelle étape dans ma relation aux entités de la nature. Jusqu'alors, j'avais vécu quelques contacts sporadiques et involontaires. Maintenant, je pouvais choisir d'orienter ma vie en fonction de cette sensibilité aux présences féériques. Je pouvais agir avec leur soutien.

Une nouvelle porte s'ouvrait pour moi. Non seulement le monstre marin marquait ce passage, m'indiquant qu'un cycle s'achevait mais aussi qu'un nouveau cycle commençait. Les êtres féériques et les esprits de la nature qui m'étaient apparus de façon impromptue pouvaient être appelés, sollicités pour m'aider. Une certaine familiarité commençait à s'installer et je pouvais apprendre à les interpeler.

La nuit fut donc bien agitée en images et messages. Mon sommeil n'avait rien de récupérateur en termes de fatigue. Je continuai d'intégrer la rencontre du lac.

Au petit matin, je débutai la journée avec des restes de fatigue cumulée et rejoignis le camp d'enfants sans grande motivation. J'avais besoin de repos et de laisser cette expérience se déposer plus à moi. Mes obligations de directeur me faisaient passer outre ces besoins et je regagnais donc le camp.

La matinée me parut longue et ma patience fut fortement éprouvée par les divers conflits entre jeunes à gérer. Je déléguai au maximum aux animateurs alors qu'un mal de tête grandissait depuis le milieu de matinée.

Le ciel était gris et nuageux, augurant d'un orage ou d'une bonne pluie. Avec mon mal au crâne grandissant, je donnai quelques consignes à mon équipe et décidai de regagner mon domicile pour me reposer un peu.

J'avais si mal qu'en arrivant à la maison, je passai devant ma femme et mon plus jeune fils sans trop d'explications. J'avais besoin de m'allonger et de soulager cette douleur. Je m'alitai.

La douleur devenait insoutenable, j'avais l'impression que ma tête allait éclater. Les quelques remèdes que j'avais pris ne me soulageaient pas. Je ne savais pas dans quelle position me mettre pour essayer de diminuer un peu la souffrance. C'était insupportable. Depuis le fond de mon lit, sous les couvertures pour diminuer les sons et la lumière que je ne supportais plus, je demandais de l'aide, j'implorais du secours.

Dans un premier temps, j'imaginai la présence de Jean Yves à mes côtés, je le sentais comme une aide dans cette souffrance. Jean Yves est pour moi ce qu'on appelle dans certaines traditions un père spirituel. Je sentais sa présence du fond de ma douleur. Je sentis comme s'il me posait les mains sur le sommet du crâne puis il glissa pour les mettre en couronne autour de ma tête au niveau des tempes.

Cela sembla apaiser un petit peu la douleur qui restait intense. Il y avait un léger mieux, comme si cela allait devenir supportable. Mais ça ne le fut pas. Un vide douloureux s'installait en moi, comme une certitude : j'allais mourir de douleur.

Mon temps était venu. C'était une évidence. Je me levai, sans dire un mot ni répondre à ses questions, alors que je passais devant ma femme. À dire vrai, je l'entendais comme une voix lointaine. Mon amour, je mourais sous tes yeux et devant notre jeune enfant sans que nous n'y puissions rien. La douleur troublait aussi mon regard. J'avais comme des étincelles lumineuses devant les yeux.

Dépassé par cette souffrance, je m'abandonnai dans l'herbe devant la maison. Je m'allongeai face contre terre et me laissai mourir.

On pourrait penser que j'exagère, mais ceux qui ont connu de réelles migraines, effroyables tant elles font mal, qu'on voudrait faire sortir en se tapant le crâne contre les murs, ceux-là peuvent témoigner aussi que la douleur dépasse le supportable, le vivable. On se brise de l'intérieur. Peut-être est-ce la douleur qui précède ce que l'on banalise sous le nom de rupture d'anévrisme ou d'accident vasculaire cérébral. Le corps est l'enveloppe hermétique d'une explosion intérieure.

Face contre terre, j'attendais que la mort me délivre de ce déchirement.

Ce n'est pas la mort qui est venue, ce sont ses émissaires.

Tout s'est passé très vite.

Je venais de m'allonger. Je sentis autour de moi des présences invisibles. Je ne les sentis pas avec mes sens car ils semblaient anéantis par la douleur.

Je les sentis par leur aura, ce qui se dégageait d'eux. Comme si de nombreuses mains se posaient sur moi pour me soulager, je sentais leurs bienfaits se poser sur mes tempes, sur ma tête, et se diffuser en descendant le long de mon corps. Douceur, lumière, apaisement... Il est difficile de retranscrire par des mots ce que mon corps éprouvait à leur présence, à leur contact.

Je sentis ensuite comme une délivrance. Je sentais la douleur se propager dans mon corps et relâcher ainsi l'emprise sur ma tête. La tête n'avait pas explosé. Mon corps irradiait cette douloureuse expérience, comme une transpiration invisible, par tous les pores de ma peau.

Je sentais les Invisibles autour de moi. Je ne le voyais pas, mais je savais qu'ils étaient avec moi. Quelque chose en moi le savait.

Alors que la douleur s'estompait, ils me dirent que je les avais un peu oublié, mais qu'ils étaient toujours là, que je pouvais faire appel à eux.

Esprit de la nature, anges féériques, comment les nommer. Les mots ou les prières qui évoquent les anges ou les êtres invisibles de la nature sont souvent des boîtes vides, des images sans odeur. Pour les nommer, un souffle, un silence. Pour les appeler, un rêve, un silence.

Ils étaient là, autour de moi, et la douleur devenait progressivement soutenable ; vive mais supportable.

Je me sentais lourd et fondu dans la terre. Lentement, je m'extirpai de cette situation en appuyant sur mes deux mains pour me mettre à quatre pattes et m'asseoir dans l'herbe. J'étais vidé.

En changeant de position, j'avais perdu leur présence. Je ne sentais plus leur douce chaleur. Ils étaient partis. Ils avaient fini ce qu'ils étaient venu faire. Par contre, je fus témoin d'un spectacle qui restera gravé en moi aussi longtemps que ma mémoire me portera.

Revenant à moi-même, assis dans l'herbe, je vis la pelouse onduler d'un vert plus vif. Je bougeai lentement, dans un état second, et me relevai. Je pris doucement l'ampleur de ces herbes qui ondulaient comme des flammèches vertes. Un arbre proche ressemblait à un brasier multicolore. Je ne voyais pas l'arbre, je voyais au-delà de l'arbre.

J'étais dans cet état second où l'on ne sent plus rien, où nos sens s'arrêtent pour laisser place à autre chose. Quand la lumière inonde tout ce qui nous entoure et nous-même dans une forme d'illumination. Rien n'était caché, tout était là, révélé, illuminé. La lumière avait dissout les apparences et évaporé les différences.

Entre l'arbre et moi, c'est la forme qui change. Un même courant nous traverse, un même feu nous habite, un même souffle nous anime.

Je suis resté planté là de longues minutes à regarder. J'avais tout oublié des douleurs qui avaient précédé. Je m'oubliais tant je me fondais dans cette révélation. L'arbre était un buisson ardent.

Puis en un court instant, tout s'estompa et s'arrêta. J'étais debout, moitié nu, dans un pré et face à un arbre. La pluie commença à tomber en gouttes délicates.

Je me rallongeai dans l'herbe pour laisser la fraîcheur apaiser le feu qui avait consumé ma tête juste avant. Une pluie fine et régulière réveillait les parfums de la terre. Les gouttes grossirent et prirent la forme d'une pluie d'orage.

Trempe, vidé, je rentrai dans la maison. Sabine, ma femme, ne savait plus comment réagir. Elle me laissa rentrer en silence et m'assoir dans le canapé. J'étais encore un peu dans mes profondeurs et mon silence. Elle me donna une serviette pour me sécher. Inquiète, elle veillait sur moi du coin de l'oeil tout en s'affairant à distance.

J'étais épuisé et les forces me manquaient pour partager ce que je venais de vivre. J'avais aussi un peu peur de la choquer à nouveau.

En silence, je montai me coucher.

Il me fut autant difficile de partager cela quelques heures plus tard qu'il m'est peu évident d'en témoigner dans ces lignes après quelques années.

Je connais de nombreuses personnes qui aimeraient avoir un contact direct et palpable avec les esprits de la nature, si on peut les nommer ainsi. Malgré ces aspirations, je croise peu de personnes qui pratiquent des activités apaisantes en nature. Vivre simplement au contact de la nature, cueillir, jardiner, méditer en forêt et faire des choses avec une certaine politesse envers les esprits de la nature. Qu'on y croie ou pas, c'est déjà ouvrir une relation avec les êtres invisibles.

Concrètement, depuis ce jour, je n'ai plus revu d'êtres féériques. Ils ne me sont plus apparus. Je ne sais pas vraiment pourquoi cela a commencé un jour, ni pourquoi cela a cessé. Ce que je sais, c'est que j'ai orienté ma vie en fonction de leurs recommandations. Ce n'est pas facile dans le monde

contemporain guidé par un élan matérialiste et commercial.

Quelques années plus tard, alors que j'écris ces lignes, j'habite au bord de ce lac. Je prends conscience que ce serpent géant, c'est aussi un ami, un allié. Il est un portier entre le monde des fées et le notre. Peut-être que dans une certaine mesure, je suis un portier entre le monde des hommes et les monde des fées. Je ne garde rien, tout est offert, tout est là. Il n'y a pas de secret, pas de code ou de message à déchiffrer. Rien d'extraordinaire, pas de transe, pas de magie. La magie est déjà à l'oeuvre, il suffit de tendre la main pour en recueillir les bienfaits.

Epilogue

La terre respire. La terre vibre. Tous les êtres vibrent, les animaux, les plantes, les roches, les humains, et même les êtres invisibles. Cette vibration est comme un langage. Il appartient à chacun de vouloir communiquer ou non avec ce langage.

Si vous adoptez le langage du cœur, de l'amour, vous entrez en contact avec les vibrations des êtres qui sont dans l'amour. Vous vous reliez à la grande chaîne de l'énergie d'amour qui entoure la planète.

Il en va ainsi avec chaque sentiment: la paix, le calme, la générosité, ou la violence et la haine.

Il appartient à chacun de nous, à chaque instant, de se relier au langage du monde, à la vibration qu'il désire.

La nature est un lieu favorable à ressentir ces énergies positives de bienveillance, de générosité, d'abondance, d'harmonie et de paix. En prenant le temps de dialoguer avec la nature, nous nous imprégnons de ces forces. Nous pouvons les intégrer pour les partager ensuite dans notre vie sociale.

Conclusion

J'entends parfois cette simple question:

Les fées existent-elles?

Bien souvent, lorsque nous abordons ce sujet, il s'agit de croire ou ne pas croire aux êtres féériques. Cette position entraîne une dualité et une sollicitation mentale.

Or, ce que les fées invitent à expérimenter, c'est que nous avons en nous une autre perception possible de la nature.

À force de nous voir séparés, différents par nos aspects, un éloignement s'est instauré. Cet éloignement est dû à certains sens, principalement la vue. Nous voyons que l'arbre, par sa forme et sa texture est différent de nous. C'est une réalité.

Si nous « faisons taire » ces sens, la séparation disparaît. Une nouvelle réalité émerge. Nous sentons le même souffle, la même vie habiter l'arbre et notre corps. Au même titre que nous sentons que nous ne sommes pas uniquement un corps et un cerveau, nous sentons que l'arbre n'est pas uniquement un objet de bois. C'est un être à part entière. Une évidence apparaît. Nous sommes tous deux des êtres vivants, des êtres animés par la vie, par cette force qui vit en toute chose.

Un lien puissant nous lie à la nature et à l'univers vivant. Un lien puissant nous unit, fils et filles de l'univers et de la terre.

Il ne s'agit donc pas de chercher à croire ou ne pas croire. De même il ne s'agit pas de chercher à rencontrer ces êtres pour aller vers un lien particulier à ce qui nous entoure.

C'est un cheminement vers soi qui est proposé. Un chemin d'enracinement et d'ouverture. C'est ce que certains nommeront l'éveil de nos sens intérieurs et profonds. Pour d'autres ce sera le silence de nos sens.

Il y a dans cette proposition des étapes, des jalons possibles. Ces jalons sont ces rencontres évoquées dans ce livre. Cela m'a rassuré de rencontrer des êtres féériques et de rencontrer des personnes qui me laissaient penser que je ne chavirais pas vers la folie. Chacune de ces rencontres était un pas posé vers une ouverture à la Vie.

Ce chemin vers soi, comme dans la vie de tous les jours, ne propose pas d'aller vers quelque chose d'autre. Il s'agit d'utiliser ce que nos expériences nous offrent pour gommer nos encombrements, comme des vêtements lourds mis en couches successives qui nous empêchent de voir ce que nous sommes vraiment. Bénéficier des expériences de la vie nous aide à ôter un à un ces vêtements, qu'ils soient psychologiques, émotionnels, physiques... Et redevenir nus et beaux. Car nous sommes cela. Beaux et lumineux.

Une relation s'installe avec certains lieux.

Une relation émerge avec certains animaux, certains végétaux, certaines roches...

Une relation s'immisce avec des êtres peu visibles, fées et autres compagnons.

Puis nous comprenons un jour que cette relation vit au fond de nous en permanence parce que

parfois nous la touchons. Une relation qui nous laisse expérimenter un lien à l'univers, qui nous fait vibrer avec le chant du monde.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
PREMIERS PAS	
La terre vibre	7
Par une belle pleine lune	9
Première forêt magique	13
Jardin des fées	17
Orage	22
Aileen Duinn	26
SUR LE CHEMIN	
Nadine	31
Rêve d'âne	34
Les peuples lunaires	38
Le sanglier qui prie	41
Le corbeau	44
Gardien du feu	47
ENRACINEMENT	
Printemps	50
L'arbre aux abeilles	53
La fée de l'eau	57
EPILOGUE	63
CONCLUSION	64